ABONNEMENTS

	3 mois	6 mois	1 an
Seine, Seine-et-Oise	5 fr.	9 fr.	18 fr.
France, Colonies...	6 »	12 »	24 »
Etranger.....	8 »	15 »	30 »

Les abonnements partent des 1er et 16 de chaque mois

Edition de Paris

5 cent.

Le Petit Journal

STÉPHEN PICHON, Président, Directeur politique

5 cent.

LUNDI 12 AVRIL 1915

102 — SAINT JULES — 263

53me ANNÉE (NUMÉRO 19,099)

ADMINISTRATION, RÉDACTION
ANNONCES, 61, rue Lafayette, Paris (9e)

TÉLÉPHONE
Rédaction..... Gut. 01-76—01-77—01-78
Administration Gut. 01-67—01-74—01-75

Aux pointes des Dardanelles

(De notre envoyé spécial)

Ténédos, .. Avril.

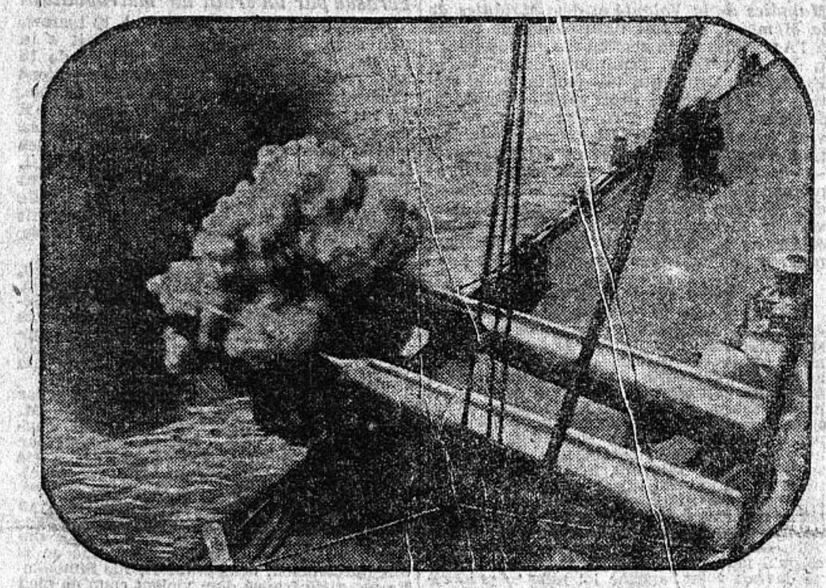
Ce matin, alors que nous étions dans les eaux de la guerre, nous avons entendu, venant de Koum-Kalé, un appel de clairon.

Koum-Kalé et Sédul-Bahr, les deux



forts d'entrée des Dardanelles avaient été depuis longtemps réduits. Y avait-il donc encore des troupes à Koum-Kalé ? Les Turcs, à cette pointe, tentaient-ils une réorganisation ?

Un dragueur s'avançait. Ayant quitté sa crique de Ténédos il filait droit sur la côte d'Asie. Il entrait dans le détroit quand deux coups de canon le saluèrent.



LES CANONS D'UN CUIRASSÉ EN ACTION

Les coups étaient partis de Koum-Kalé. Les obus firent leur gerbe d'eau loin du dragueur. Le dragueur continua. Il pénétra dans la passe.

Les Turcs n'avaient pas eu le temps de réarmer sérieusement le fort. Deux canons de campagne seulement y avaient été amenés. La journée précédente des caravanes de chameaux avaient été remarquées de ce côté.

Une heure après, au milieu de la paix revenue sur ces eaux, un bruit de grosse canonnade éclata. Nous nous tournons vers les cuirassés qui étaient en vue. Ils ne tiraient pas. La canonnade continuait. D'où venait-elle ? Des bouffées de fumée apparurent sur Koum-Kalé. Etait-ce la forteresse turque qui menait l'attaque avec de gros canons ? Les fumées se développèrent. Koum-Kalé ne tirait pas mais, sous un nouveau bombardement, était en train de brûler. Le *Queen's-Elisabeth* invisible lui envoyait sa mitraille.

Les obus tombaient sur le fort à courte distance les uns des autres. Ils faisaient en éclatant de différents panaches qui se réunissaient et semblaient une petite chaîne de montagne que le vent aurait balancée.

Un cuirassé se posta. Celui-ci en vue. Il commença son tir, ce tir formait un angle avec celui du gros bâtiment. Les ruines de Koum-Kalé achevèrent de s'écrouler. Le fort n'avait lancé que quelques coups qui étaient entrés dans la mer.

Sédul-Bahr ne bougea pas. L'ennemi n'avait pas tenté de le relever de ses cendres.

La nuit arriva avec une lune de feu au ras des eaux. Les vaisseaux gagnèrent leur mouillage.

A neuf heures du soir, sur un bateau léger, je repris la mer. C'était le silence après le fracas.

Sur un étroit rocher, entre l'île et la côte turque qui la nuit semble encore plus rapprochée, un phare fait tourner sa lumière rouge.

Cette bande de terre d'Asie, lorsqu'on la longe, et à mesure que l'on va vers le détroit, vous apparaît un long bras avidement tendu vers l'extrémité orientale de l'Europe.

La voici éclairée par une lumineuse lune, et à certains moments les crêtes de ses plateaux s'animent sous la traînée des projecteurs du détroit.

***

En dehors de ces quelques feux on croirait que tout dort. Des hommes cependant travaillent.

Depuis des mois et cette nuit encore, des marins, sur leur dragueur sont dans la passe. Ils ne font pas la guerre avec des canons. Sondant la mer, ils poussent devant eux leur bateau et dans le silence de leur mission, à chaque minute, offrent leur vie à la patrie. On les voit entrer le soir vers sept ou huit heures. On ignore s'ils ressortiront au matin. Ils vont au devant des mines sans jamais savoir si des mines ne viendront pas au devant d'eux.

Je pense en ce moment, à cette lettre d'un matelot de dragueur dont hier me parlait un officier. Au début de cette action, le matelot écrivait à l'intention de sa famille : « Si ceci vous parvient c'est que je ne vous verrai plus. Il ne faudra pas vous faire trop de peine, vous disant que j'en ai eu beaucoup moi-même. Sauf l'idée de vous quitter qui me passe maintenant, rien ne me tourmente. Je suis plus tranquille en sachant que ma mère, si ça arrive, ira à l'église. »

La lettre n'est pas encore partie. La drague qui porte ce matelot est cette nuit dans le goulet...

Les cuirassés, les torpilleurs à leur poste dans une mi-obscurité sur une même ligne, entre Ténédos et l'Asie barrent presque le passage de leur masse sombre. L'hôpital flottant, *Le Canada*, au milieu d'eux fait une tache blanche. Et sortant à peine de l'eau, aplatis, deux sous-marins aussi reposent.

Nous avons abordé l'un de ces deux, l'autre matin. On y jouait de la mandoline. Un matelot dans un petit coin — tout est petit dans un sous-marin — se donnait un concert. La mélodie était douce. Je me souviens du regard du commandant alors qu'interrogativement nous tournions la tête vers la musique. Ce regard disait : « Ils sont jeunes, ils ont besoin parfois de la caresse d'un rêve. »

Ils sont jeunes et pleins d'enjouement. Ils n'étaient pas descendus à terre depuis cinq mois, aussi prétendaient-ils que ceux qui leur ont appris que Dieu, un jour, créa la femme, sont des imposteurs. Ils ne croient plus du tout à l'existence de cette sorte d'être. Sur quoi ils se mirent à rire et retournèrent à leur astiquage. Maintenant ils dorment.

Tout dort. La forteresse de l'île aux tours évasées du bas, n'a pas l'aspect guerrier. Elle est jolie, par cette nuit, comme une forteresse de théâtre. Lorsque la réflexion vous vient que l'on touche ici à un champ de bataille quotidien, on est doublement frappé de la tranquillité des choses environnantes. Deux courtes fumées sortent de deux cuirassés, c'est l'unique activité de cette zône de guerre.

***

Sur terre, le sol garde les traces des combats de la journée. Il ne suffit pas que se taisent les canons et les fusils pour que la nature qui vient de voir des horreurs retrouve aussitôt son impassibilité. Il y a des corps et des croix sur les champs. Il n'y a ici qu'une mer douce, magnifiquement bleue sous la clarté lunaire d'un grand ciel.

Cependant, comme pour corriger ces apparences de calme et d'oubli, une maison sans étage, quatre murs blancs avec un toit, s'aperçoit sur Ténédos à mi-chemin de la montagne du Prophète-Elie. D'un côté cette maison a une porte cadenassée, de l'autre une ouverture de fenêtre. Elle est donc à la fois fermée au verrou et livrée aux passants.

En descendant, un soir, je m'approchai de l'ouverture. Les squelettes de plus de cinquante cadavres y étaient entassés et enchevêtrés. Des crânes les uns sur les autres dépassaient la hauteur d'un mètre. Quel était cet ossuaire ? On prétend que ce sont des restes de Turcs exhumés. Quel qu'il soit, à cet endroit, en cette circonstance, pour ceux qui savent et qui le regardent, il prend une saisissante signification.

On se dit qu'il a été placé là pour rappeler à la mer qu'un regret devrait percer même sous ses plus belles eaux puisque de temps en temps, pavillon en berne, des navires lui jettent des jeunes hommes qui meurent si loin de leur Patrie — ou plutôt si près : celui qui meurt pour sa patrie étant toujours près d'elle.

Albert LONDRES.

Ils vont monopoliser les pommes de terre

La Haye, 11 Avril.

Le correspondant de la *Gazette de Francfort* à Berlin annonce que, d'après ses informations, l'empire devra, bon gré mal gré, en venir à décréter prochainement le monopole des pommes de terre. On a tenté d'en faire acheter par les landrats (sous-préfets) de grandes provisions que les détenteurs auraient conservées chez eux moyennant un boni atteignant jusqu'à 3 50 marks par quintal pour le mois de juin. Cet essai a échoué devant la passivité des paysans. Il ne reste plus que le monopole.

La Situation Militaire

(COMMUNIQUÉS OFFICIELS A LA PRESSE)

(252e jour de Guerre) 3 *heures soir.*

EN BELGIQUE, sur l'Aisne et en Champagne, actions d'artillerie.

Les progrès ENTRE MEUSE ET MOSELLE, signalés dans le communiqué d'hier soir, sont confirmés.

Au Bois de Mortmare, le front conquis a été étendu vers l'Est par l'enlèvement de nouvelles tranchées ; plusieurs contre-attaques ont été repoussées.

Au Bois Le-Prêtre, une avance a été réalisée à la lisière Ouest du « Quart-en-Réserve ». Une mitrailleuse allemande a été prise.

La neige, la pluie et le vent ont fait rage presque toute la journée.

11 heures soir.



AU NORD D'ALBERT, les Allemands ont prononcé, dans la nuit du 10 au 11 avril, une attaque sur les deux rives de l'Ancre contre nos tranchées d'Hamel et du bois de Thiepval ; ils ont été repoussés après un combat corps à corps.

DANS L'ARGONNE, une lutte très vive s'est déroulée pendant toute la nuit ; nous avons démoli un blokhaus ennemi, pris 300 mètres de tranchées et maintenu notre gain, malgré deux contre-attaques allemandes.

ENTRE MEUSE ET MOSELLE, aucune action d'infanterie n'est signalée dans la région des Eparges et de Combres depuis notre succès du 9 avril.

AU BOIS D'AILLY, une attaque lancée dans la soirée du 10 avril nous a rendus maîtres d'une nouvelle ligne de tranchées.

Au bois de Mortmare, les Allemands ont réussi dans la nuit à reconquérir les tranchées qu'ils avaient perdues au cours de la journée : les positions que nous avons conquises le 8 avril demeurent tout entières en notre possession.

Au Bois Le Prêtre, à la lisière ouest du « Quart en réserve », deux violentes contre-attaques ennemies ont échoué sous notre feu d'infanterie et d'artillerie.

Nos avions ont lancé des obus de 155 sur la gare maritime et sur la fonderie de Bruges.

Le Départ de la Classe 1916

Quelque brouhaha dans les gares ; des jeunes gens descendent nombreux des trains ; dans les rues des groupes se forment et à pied, en tramway ou en voiture prennent le chemin d'une autre gare, se dirigent vers d'autres trains.

Des rires, des appels, des chants s'élèvent discrètement de la foule ; des refrains de *Marseillaise* partent de taxi-autos chargés de voyageurs à faire plier les ressorts ; on est jeune, on part sans regrets, avec entrain : il faut bien le faire voir.

Telle est en ce moment la physionomie de Paris depuis qu'a commencé le départ de la classe 1916. Jusqu'ici l'on n'a vu encore que les « passe-Paris » venant de localités qui ne sont pas en relation directe avec la ville de dépôt. Avec une obligeance parfaite, chacun s'est mis à la disposition des nouveaux appelés, afin de les renseigner sur le chemin à suivre de gare à gare, ou pour les diriger vers les forts et les postes-casernes de la périphérie.

Aujourd'hui, départ du contingent de Paris.

Exceptionnellement, les gares du Nord et de l'Est si chargées d'habitude, dans les mêmes circonstances, céderont le pas aux lignes de l'Ouest et du Centre, car c'est surtout dans ces directions que les recrues sont envoyées pour recevoir leur éducation militaire.

A la gare P.-L.-M., les départs se feront par des trains mis en marche à partir de 6 heures du matin.

A la gare d'Orléans, les recrues s'embarqueront dans tous les trains à partir de 8 heures.

A la gare Saint-Lazare, ces jeunes gens pourront, dans la matinée, prendre tous les trains, sauf les express.

Dans les autres gares parisiennes, c'est à partir de 8 heures du matin que les départs auront lieu. Et partout ils seront échelonnés jusqu'à midi.

UN HOMME qui en a sauvé 700

Un matelot du cuirassé *Suffren*, écrit :

Le 18 mars, à 8 h. 30, notre division appareillait et faisait route sur les Dardanelles. L'amiral Guépratte avait fait monter la musique sur le pont et elle ne cessa de jouer. Tout l'équipage disponible dansait et lorsqu'on joua l'*Hymne des Girondins*, il fut chanté en chœur. Le *Chant du Départ* et la *Marche des Cols Bleus* furent également exécutés et chantés.



François LANNUZEL
canonnier
(Cl. Taurier, Toulon.)

A 10 h. 30 on rappela aux postes de combat, et bientôt la danse commença. Les obus pleuvaient à profusion. Notre tir était excellent. Chaque coup portait.

Un obus allemand — car dans tous les forts on ne voyait, au bout de la lunette que des casques à pointe — vint tomber sous une tourelle fermée de 16, du *Suffren* ; il éclata à l'intérieur, décapitant du coup les 12 hommes qui s'y trouvaient et mit le feu à toutes les gargousses placées en arrière de la pièce. Une autre gargousse qui se trouvait sur le monte-charge s'enflamma et tomba dans la soute à munitions.

Sans perdre son sang-froid, le quartier-maître chef de soute fit sortir tout le monde, il n'y eut aucune panique. Dès que la soute fut évacuée le quartier-maître ouvrit les vannes, puis alla rendre compte de la chose à l'officier canonnier. Le commandant et l'amiral le félicitèrent de son sang-froid qui venait de sauver la vie à 700 hommes. Il répondit qu'il n'avait fait que son devoir. Ce brave gars qui a été proposé pour le grade de second-maître, se nomme François Lannuzel, né à Saint-Renan (Finistère), il est âgé de 24 ans.

Ses camarades qui lui doivent la vie lui ont fait fête et ils estiment que la médaille militaire ferait bien sur sa vareuse.

Voir en 2e page :
LE BULLETIN DE LA GUERRE
par le général BERTHAUT

LE GÉNÉRAL PAU rentre à Paris

Nice, 11 Avril.

Le général Pau, venant de Rome, est passé, aujourd'hui, à trois heures de l'après-midi, en gare de Nice, rentrant à Paris. Une manifestation patriotique a eu lieu à la gare.

Ils avouent leur crainte de voir les Français envahir l'Allemagne

Pour la première fois l'on vient de trouver sur des prisonniers allemands des lettres où est envisagée l'hypothèse d'une invasion de l'Allemagne par les Français.

« *Aix-la-Chapelle*, 15 *Mars.*

» *Nous devons être reconnaissants de ce que l'ennemi sauvage n'a pas encore pénétré dans notre pays, mais Dieu sait ce qui pourrait arriver.* »

« *De Karlsruhe...*

» *Il faut prier Dieu pour qu'il ne laisse pas pénétrer les Français dans notre cher pays.* »

L'appel du landsturm provoque une émotion que les correspondances saisies ne dissimulent pas.

« *Gerstretten, 24 Mars...*

» *250 grammes de pain, ce n'est pas suffisant pour qui travaille dur dans la journée aux travaux des champs. J... écrit qu'ils ont eu beaucoup à souffrir ces temps derniers. Il dit que le plus terrible est le combat à la baïonnette*, car ils voient arriver alors sur eux des rangs serrés de Français et d'Anglais.

» *Ici, on dit que, pour le premier avril, tout le landsturm non exercé sera incorporé jusqu'à 39 ans. On dit même qu'ils feront partir le landsturm exercé de 45 à 50 ans.*

» *Qu'est-ce que cela va devenir ?* »

« *Aix-la-Chapelle, 12 Mars.*

» *On prend tout, cardiaques, poitrinaires, yeux défectueux.* »

« *Bondorf, 14 Mars.*

» *Tout le landsturm a été appelé...* »

Au Fil de l'Heure

Avril : c'est le mois où sur le grand champ d'azur, le vent pousse ses blancs troupeaux de nuages. Toute la journée, ils sont passés, venant du Nord, tantôt se bousculant, tantôt s'égaillant, entre le Soleil et la Terre. Point n'est besoin de lever les yeux pour les regarder. Ils font à nos pieds de larges taches d'ombre qui envahissent les rues, escaladent les maisons, poursuivies par d'autres taches, et l'on entend dans l'air vibrant claquer les fouets innombrables d'invisibles bergers.

Ces nuages, qui transhument ainsi nos frères des tranchées, se sont divertis hier ou ce matin même à leur marche capricieuse. Nos frères les oiseaux les ont survolés, traversés, luttant avec eux d'adresse et de rapidité.

Blancs troupeaux, vous avez vu les murs écroulés de Louvain et d'Arras, Bruxelles, Lille, Valenciennes, captives — et les plaines de Flandres et les collines d'Artois où le canon tonne, où le sol s'entr'ouvre, où poitrine contre poitrine, semblables aux béliers légendaires, des millions d'hommes se battent, ceux-ci pour l'orgueil et la haine, ceux-là pour la Patrie et pour la Liberté.

Blancs troupeaux, parlez-nous d'eux ! Au citoyen paisible qui sort de son bureau et vous interroge avant d'ouvrir son parapluie, à l'inquiète maman, à la tendre fiancée qui, derrière vos bandes nombreuses, cherchent le Pasteur pour le supplier, à l'enfant rieur et pensif qui, par la fenêtre ouverte sur la nuit, comme dit Forain, « regarde la même chose que son papa dans les tranchées » ; à l'ouvrier et au paysan, au riche et au pauvre, dites : « Je les ai vus. Ils sont fiers et ils sont braves. Le beau soleil d'été astique ses rayons pour en faire des gloires. Ils reviendront avec lui, cueillir avec vous l'or des lourdes moissons et sur la porte des demeures, ils cloueront à l'automne le vert laurier près de l'épi roux. »

UN SPECTATEUR.

La "Hernie" de Saint-Mihiel

Etain, Les Eparges le Bois-Brûlé, le Bois Le Prêtre

(De notre envoyé spécial)

En Woëvre, ... Avril.

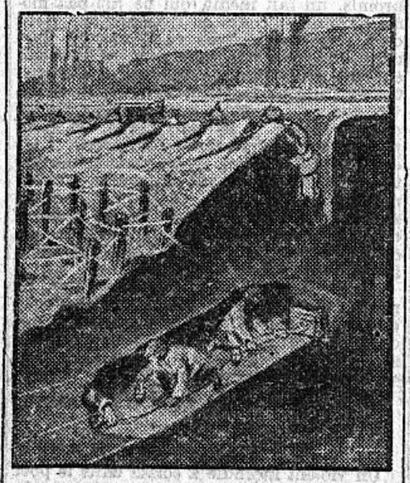
Sur le front occidental, l'immense ligne de bataille court du Sud-Est de Belfort jusqu'au Sud d'Ostende, en dessinant une ligne géométrique assez régulière dans ses sinuosités. Cependant, un peu au Nord de Nancy, tout près de la frontière, la ligne se brise brusquement, s'incurvant sur notre territoire, formant une encoche béante qui découpe, approximativement, un angle à 45° degrés. Le sommet de cet angle se trouve à Saint-Mihiel, son côté Est se dirige vers Pont-à-Mousson, son côté Ouest vers Les Eparges et Etain. C'est ce qu'on appelle l'encoche, la « hernie » de Saint-Mihiel.

Cette encoche a été produite dans la régularité de notre ligne de bataille par un coup de bélier porté en septembre dernier par l'armée du Kronprinz. C'était l'époque où, à défaut de Paris, la stratégie capricieuse du Kaiser exigeait et Calais et Verdun. On sait ce qu'il advint de ces deux présomptueuses tentatives. Sous le choc, Verdun ne broncha pas. Mais si l'attaque, menée en force, glissa sur la défense de la citadelle, elle fit toutefois fléchir notre ligne, ce qui permit aux Allemands de s'installer à Saint-Mihiel. Depuis, les troupes allemandes occupent tout le terrain contenu par cette déviation linéaire ; on assure même qu'il leur faut 80.000 hommes pour le garder.

La situation des occupants est forte, car ils ont Metz dans le dos ; c'est un point d'appui solide. Mais tactiquement, cette



position n'est pas sans défaut, car ces troupes placées en flèche sont contenues, on peut même dire entourées, de trois côtés. A considérer la carte et sans être grand clerc, on imagine aisément tout ce que peut tenter un manœuvrier contre une armée prise ainsi dans des lisières. La manœuvre la plus simple serait, faisant mouvoir les deux côtés de l'angle sur la charnière Saint-Mihiel, de fermer ces deux côtés comme on fermerait les branches d'un compas, de façon à broyer tout ce qui se trouverait sur le trajet. Cette manœuvre est trop simple sans doute pour pouvoir être réalisée pratiquement. Les deux côtés marchent bien, mais la charnière marche elle aussi, du Sud au Nord. Les lignes de



(Cl. Illustration.)
LES SAPEURS ACHEVANT DE PRÉPARER UN FOURNEAU DE MINES

l'encoche se rétractent en quelque sorte comme le fait une pâte molle dans laquelle on introduit le doigt et qui reprend doucement son plan lorsque le doigt est parti.

Toutes ces manœuvres sont indiquées au jour le jour par les communiqués. Sur le côté ouest, nous avons avancé, vers les Eparges et Etain. Près de la charnière, nous nous redressons au bois d'Ailly et au bois Brûlé, cheminant vers Saint-Mihiel. Sur le côté Est, c'est dans le bois Le Prêtre et dans la forêt de Puvenelle qui le précède, que se produit la poussée. Le jour où ces trois efforts, partis de trois points opposés, pourront se rejoindre, nous aurons très exactement bouclé la boucle. Et le résultat sera... qu'il n'y aura plus de boucle.

Un musée de sapes et mines

Depuis de longs mois déjà, les communiqués nous ont appris combien la lutte était chaude au bois Le Prêtre. C'est qu'en ce lieu, désormais célèbre, le terrain qui rappelle celui de l'Argonne est particulièrement difficile. La nature y a prodigué les barricades naturelles, si bien qu'il faut user de la mine pour s'en emparer. Aussi, y a-t-on envoyé un spécialiste, un « sapeur » le général R... qui appartient à la même arme que notre Joffre. Le général R... est à son affaire. Gîté au centre des opérations, d'abord dans un petit village évacué, dont il a rasé le clocher de l'église qui attirait le feu des Boches, il mine et contre-mine comme un enragé. Même, il a organisé une école et une exposition : une école de mineurs et une exposition de mines et de défenses. Parfaitement. Dans le but de perfectionner l'instruction de ses troupes, le général R... occupe ceux de ses hommes qui sont au repos à l'arrière, à la construction de modèles légers, ouvrages fortifiés et souterrains. Il y en a de toutes les façons et pour toutes les circonstances. Il y a la bonne et la mauvaise tranchée, il y a la mine à faire et la mine à ne pas faire, il y a la galerie supérieure à toute autre, qui est naturellement la galerie française. Enfin, comme il est toujours intéressant de connaître son adversaire, il y a,



(Cl. Illustration.)
UN SAPEUR-MINEUR AU TRAVAIL DANS UNE GALERIE

aussi des reconstitutions de tranchées allemandes prises par nous. On peut juger et comparer. Ce musée, en un pareil lieu et dans les circonstances où nous sommes, obtient un succès du meilleur aloi, car il est encore plus instructif qu'agréable. On est venu le visiter de vingt lieues à la ronde à la grande joie des soldats qui ne regrettent pas leur peine, car ils ont été félicités par toutes les « grosses légumes », commandants de corps d'armée, commandants d'armées et mêmes commandants de groupes d'armées.

Aujourd'hui, le musée est-il fermé ? Je l'ignore. A tout le moins, ce n'est plus le sympathique général R... qui en fait les honneurs, car étant retourné pour voir nos combattants du bois Le Prêtre, j'ai appris que le chef avait transféré, ses pénates. Ce déplacement n'a pas été provoqué par l'amour de la villégiature, mais bien par le succès. Les troupes avancent, le chef avance. Abandonné le musée et la modeste ferme qui abritaient le général et son état-major. Aujourd'hui, au lieu d'une ferme, je trouve mon monde installé dans un petit château. Il y a progrès. Mais progrès que je suis seul à remarquer, car je vous prie de croire que les côtes ne sont pas inactifs comme on se plaît à imaginer que sont les châtelains. Dès mon arrivée, je suis accueilli par un joyeux : « Ça chauffe ! » Ça chauffe signifie qu'on se bat nuit et jour, que les mines explosent, que les marmites pleuvent, que les obus rendent continuellement d'indiscrètes visites. Cependant, mon interlocuteur s'exprime d'une voix allègre et d'un cœur satisfait. Sur le pas de la porte, je retrouve un territorial, simple soldat, que j'ai connu dans le civil, occupant une situation douillette, confortable et de tout repos. A l'heure de la mobilisation, il a laissé à Paris avec bien de la tristesse femme et enfants. Aujourd'hui, la tristesse est partie. Avec enthousiasme, il me narre les exploits auxquels il a participé. « Quel spectacle, s'écrie-t-il en terminant. Et quand je pense qu'il y a des malheureux qui n'auront pas vu ça, je les plains ! »

Admirable feu sacré ! Il faut l'avoir vu jaillir du brasier humain pour le comprendre. Sortant des tranchées, tout couverts de terre, ces soldats, de loin, donnent l'impression d'être de la boue qui marche. De près, ils ont comme des reflets de ces statues de pierre patinées par le temps. Ceux que j'ai sous les yeux semblent être descendus de l'Arc-de-Triomphe, tant ils ont dans leur allure comme le lyrisme des héros immortels de Rude. Où qu'ils regardent, ils ne voient que de la gloire à conquérir. Là-bas, pas bien loin, vers l'Est, c'est Metz. Plus près encore, vers l'Ouest, c'est la boucle qu'on boucle. Car on la boucle. Et le poilu qui m'a dit fièrement : « Vous avez lu dans les journaux qu'on avait pris Fey-en-Haye ? J'y étais », n'en doutez pas. Il avait raison. Elle sera bouclée, la boucle : les Boches aussi. — G.

Veuve désespérée Mère meurtrière, elle s'est tuée

Un drame, dont les circonstances et les causes susciteront la plus vive émotion et une immense pitié, s'est déroulé, hier, dans le quartier de Picpus : une mère, encore jeune, ayant perdu son mari au front, a, rongée par le désespoir et la neurasthénie, tenté de tuer son petit garçon en lui tirant une balle de revolver dans la tête et s'est ensuite suicidée comme elle avait voulu tuer son fils.

Au numéro 242 de la rue de Charenton, habitait, depuis un certain temps, au quatrième étage, dans un petit appartement, un ménage très uni et heureux. Le mari, M. Renard, représentant de commerce pour une maison de porcelaine, avait trente-trois ans ; la femme, Hélène Renard, en comptait trente-neuf ; elle donnait tous ses soins à son mari et à leur petit garçon André, un bébé de quatre ans.

La santé de Mme Renard était bien restée un peu ébranlée après sa maternité ; mais le mari gagnait largement la vie de la famille et il était et pouvait être aux petits soins pour les siens. L'avenir s'ouvrait donc sans nuage devant ce ménage aisé.

La déclaration de guerre survint. M. Renard devait, le douzième jour, se mettre en route pour rejoindre le dépôt du 227e d'infanterie à Dijon, ville d'où il était originaire. Ce fut évidemment un douloureux moment que celui de la séparation, la jeune mère craignant non seulement pour son mari, mais encore pour son petit André. Cependant le devoir appelait

Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France

M. Renard. Après avoir consolé sa femme et embrassé longuement son enfant, il partit, plein d'espérance.

Plus chancelante devint bientôt la santé de la pauvre mère ; les premières lettres, régulièrement arrivées, la réconfortèrent un peu. Et puis un triste jour, en septembre, les lettres manquèrent ; pas même de cartes. Mme Renard essayait de se consoler en aimant doublement le petit André, en reportant sur lui les soins et les tendresses dont elle savait son mari privé, attendant anxieusement quelques mots de l'absent.

Enfin, une lettre de son beau-frère, qui est artilleur, lui arriva un matin ; son mari était mort, en brave, le 28 septembre, au cours d'une reconnaissance dans la Meuse ; son sergent avait pu reprendre le cadavre aux Prussiens et l'avait enterré dans un coin, à l'abri des souillures de l'ennemi.

Devant la terrible réalité, Mme Renard essaya de lutter, se raccrochant désespérément à son amour, à son devoir de mère ; mais de plus en plus sa santé chancela. Sa belle-mère, qui habite Dijon, vint la chercher et l'emmena quelque temps auprès d'elle, avec le petit André ; mais la pauvre mère voulut rentrer à Paris, ayant besoin du nid où elle avait vécu de si douces heures. Sa belle-mère ne voulut pas l'abandonner à son chagrin, elle revint avec elle, et commença, toujours à trois, mais hélas ! sans le soleil, une nouvelle existence de la pauvre famille.

Toujours sombre, nous disent les voisins, malgré l'affection de sa belle-mère, malgré la gentillesse du petit André, Mme Renard semblait parfois égarée. Dernièrement elle avait essayé de se tuer en s'asphyxiant avec le gaz d'éclairage. La tentative avait été déjouée à temps. Aussi Mme Renard mère laissait-elle le plus rarement seule sa bru.

Cependant, hier matin, comme la jeune femme lui avait semblé la veille un peu moins absorbée par sa douleur, elle descendit vers 8 heures, faire quelques provisions. Elle ne resta pas absente longtemps. A son retour, la porte était fermée à clé; sa bru qu'elle avait laissée au lit avec son enfant semblait dormir lorsqu'elle était partie. Que s'était-il passé? Elle appela, pas de réponse. Des voisins accoururent; on avait entendu deux petits coups secs et comme le bruit de la chute d'un corps.

On courut chercher un médecin, un serrurier. La porte fut enfoncée : dans le lit, le petit André gisait presque sans mouvement, la tête ensanglantée; dans la cuisine, la mère était étendue en chemise, la tempe trouée d'une balle; l'arme était auprès d'elle.

Mme Renard était morte; le médecin donna ses soins à l'enfant, qui respirait encore, ouvrait de temps en temps les yeux, semblant reconnaître les personnes qui s'empressaient autour de son petit lit. On le transporta à l'hôpital Trousseau.

Le drame s'expliquait facilement : la mère désespérée, aussitôt sa belle-mère sortie, s'était levée, avait tiré une balle dans la tête de son enfant, puis, croyant l'avoir tué, était allée, quelques pas plus loin, se suicider avec la même arme. Si la main de la mère avait tremblé, la même main avait bien obéi à la volonté de l'épouse désespérée.

Le Ministre de l'Agriculture à Annemasse

Saint-Julien, 11 Avril.

M. Fernand David, ministre de l'Agriculture, est arrivé, ce matin, à Saint-Julien, où il a déjeuné avec quelques amis cet après-midi. Le ministre s'est rendu à Annemasse visiter les locaux où sont reçus des internés et a visité les différents services.

Nouvelles Diverses

— **Les obsèques de M. Georges Berry**, député de Paris, auront lieu aujourd'hui lundi, à onze heures, à l'église Notre-Dame de Lorette. Rendez-vous pour les diverses délégations à la maison mortuaire, 1, rue de Châteaudun, à partir de dix heures.

— **M. Croissant**, membre de la Chambre de Commerce russe-française de Petrograd, de passage à Paris, se tiendra à l'Office national du Commerce extérieur, 3, rue Feydeau, demain mardi 13 avril courant, de 2 à 4 heures, à la disposition des industriels et négociants français désireux de se documenter sur les possibilités commerciales actuelles en Russie.

— **L'Association des bibliothécaires français**, réunie hier, en assemblée générale, salle des Sociétés Savantes, a voté une motion par laquelle elle déclare s'associer aux protestations formulées par les corps savants contre le vandalisme des armées allemandes.

— **Les prisonniers de guerre** : Sous ce titre vient de paraître un volume qui comble une véritable lacune dans la littérature consacrée à la guerre et à ses conséquences. La première partie du livre est réservée aux *Renseignements pratiques*. Une seconde partie, *Le traitement des prisonniers*, est due au baron d'Anthouard, ministre plénipotentiaire délégué par le Gouvernement à l'Agence des prisonniers de la Croix-Rouge française et qui a mérité, dans l'accomplissement de cette mission, la reconnaissance universelle. L'ouvrage se termine par le texte de la Convention de La Haye, concernant les prisonniers de guerre avec une introduction et un commentaire de M. Ernest Hecht, avocat à la Cour d'appel.

— **« La Mentalité allemande »**, tel est le titre des deux conférences que M. Edmond Perrier, président de l'Académie des Sciences, et M. Emile Boutroux, de l'Académie française, feront au grand amphithéâtre du Muséum d'Histoire Naturelle, le 25 avril et le 2 mai, au profit de l'Association des Dames Françaises de la Croix-Rouge.

A la Société de Géographie Commerciale

Le 300me déjeuner de la Société de Géographie commerciale réunissait samedi autour de l'amiral Le Léon, vice-président remplaçant son président M. Georges Dubail absent, les membres du bureau et de nombreux sociétaires parmi lesquels MM. le général Leturc, Schmit, Directeur au Ministère des Colonies, de Beaumarchais attaché d'ambassade, A. Salles, secrétaire général adjoint de l'Alliance française, etc.

La réunion était présidée par M. Ed. Anthoine, dont la haute et sympathique personnalité dirigea pendant de longues années les destinées de la Société à laquelle il ne cesse d'apporter son concours le plus dévoué et le plus efficace. L'amiral Le Léon et M. Paul Labbé, secrétaire général firent entendre des paroles d'un sentiment très élevé et ce ne fut pas sans une émotion réelle que M. Anthoine se fit l'éloquent interprète de l'admiration et des patriotiques hommages qui vont à l'armée.

M. Paul Labbé adresse le pieux salut de la Société à la mémoire de ses membres tombés glorieusement à l'ennemi, et ses félicitations au capitaine Garnier, héritier d'un nom célèbre si dignement porté et à M. Breugnot, secrétaire général de la section d'Evreux, grièvement blessés et dont la croix d'honneur est venue récompenser l'héroïque conduite. La présence d'un jeune soldat de l'armée belge est soulignée d'une salve d'applaudissements. M. Droulers, président de la section de Roubaix, dit avec émotion l'indéfectible confiance des pays souillés par l'envahisseur. M. Salles, secrétaire général du Comité de patronage Paul-Bert, suscite le plus vif intérêt en donnant connaissance d'extraits de lettres émanant de jeunes indigènes Indochinois, Dahoméens, Malgaches, engagés volontaires dans l'armée et qui, non moins que les officiers Annamites combattant vaillamment sur le front,témoignent d'une façon touchante des sentiments nobles que la mère-patrie a su inspirer à ses sujets et protégés des colonies. Cette belle réunion marquera une double date dans les annales d'une société résolue à assurer son concours efficace aux patriotiques efforts de demain, efforts auxquels les sections provinciales de Brive, Saint-Etienne, Evreux, etc., contribueront dans leur sphère d'action.

L'AFFAIRE WILMART va-t-elle venir en appel ?

(Dépêche de notre correspondant)

Le Havre, 11 Avril.

On se souvient de cette sensationnelle affaire dont le jugement fut rendu par le tribunal correctionnel de Bruxelles quelques jours avant la déclaration de guerre, c'est-à-dire, fin juillet 1914.

Wilmart, dit le joyeux Nestor, qui avait signé pour plus de soixante millions de francs de faux titres du chemin de fer Gand-Terneuzen, avait été condamné à dix ans de prison. Il interjeta appel. La Cour a fini, paraît-il, par pouvoir reconstituer un siège ; elle vient de fixer l'examen de ce procès au 20 mai prochain.

Nestor Wilmart n'a donc jamais, en dépit des bruits qui ont couru, quitté la prison de Saint-Gilles où il consacrait ses loisirs à écrire des communiqués pour un sous-officier allemand, — communiqués qui étaient vendus à raison de cinq centimes aux autres prisonniers.

L'affaire pourra-t-elle être jugée à cette date ? Nous en doutons. En effet, plusieurs avocats, non des moindres, qui se trouvaient au banc de la défense en juillet 1914, errent en ce moment sur les chemins de l'exil. Il est vrai, toutefois, que l'avocat de l'ancien châtelain de Morialmé, Me Morichar est toujours à Saint-Gilles-lez-Bruxelles, où il remplit les fonctions d'échevin de l'instruction publique.

A propos de ce procès sensationnel, non seulement en raison des sommes formidables que Wilmart dilapida, mais en raison aussi des personnages qui y furent compromis, un fait inédit, qui ne fut pas même dévoilé au cours de l'instruction, vient de m'être communiqué au Havre. M. Barnaud, le juge même qui fit mettre Swoboda en état d'arrestation fut chargé d'enquêter au sujet de l'affaire Wilmart. Il découvrit une villa meublée que le joyeux Nestor avait habitée, à Sainte-Adresse, en compagnie d'une charmante Parisienne. Lors de la visite du juge instructeur il ne restait qu'une malle ayant appartenu au couple franco-belge ; elle renfermait d'exquises fanfreluches, du linge intime féminin d'une finesse diaphane et un costume de clown aux contours gigantesques destiné, à n'en pas douter, au gros Nestor.

Cette malle fut mise sous séquestre. Et peut-être y est-elle encore ; car je ne sache pas que le juge Devos qui conduisit l'enquête à Bruxelles en fit état au cours de sa déposition.

Incendie dans le port de Naples

Rome, 11 Avril.

Un violent incendie a éclaté dans le port de Naples et a occasionné des dégâts très importants.

6.000 balles de coton d'une valeur de 2 millions, ont été détruites.

Bulletin de la Guerre

Comme toujours, les derniers communiqués officiels s'abstiennent de faire des phrases. Ils sont nets, clairs, précis, et nous laissent le soin de tirer les conclusions de ce qu'ils annoncent. Or, sans exagération, sans parti pris aucun, il faut le dire : ce n'est plus seulement le mot *succès*, mais le mot *victoire* qu'il y a lieu d'employer. Evidemment, tout n'est pas fini dans les opérations entreprises entre Meuse et Moselle, et les victoires de la guerre de tranchée ne se décident pas avec la même rapidité ni avec les mêmes conséquences immédiates que celles remportées en rase campagne. Je me garde toujours de parler d'actions *décisives*, puisqu'à la guerre rien n'est jamais définitivement acquis tant que la paix n'est pas faite ; mais il y tout lieu de penser que nous garderons la forte position des Eparges, car elle était certes beaucoup plus dure à prendre,en raison des sacrifices énormes faits par l'ennemi, qu'elle ne sera difficile à conserver, malgré les contre-attaques à prévoir, si énergiques qu'elles puissent être. Une autre *place d'armes* des lignes ennemies est presque tout entière entre nos mains, après de longs efforts qui touchent à leur fin ; c'est celle du bois Le Prêtre. Enfin, une troisième est fortement entamée, celle du bois de Mortmare. Nous y progressons par l'attaque directe, en même temps que nous avançons vers ses flancs. Voilà pour les résultats matériels. Ils ne sont pas les seuls. Leur retentissement sur le moral des deux adversaires, déprimant l'un et exaltant l'autre, a pour le moins autant d'importance.

Cette brillante série de combats a été livrée par nos troupes malgré le temps le plus défavorable, le plus contraire à l'offensive. Les mouvements sont fort difficiles et fatigants, à travers les argiles détrempées et glissantes de la Woëvre. L'état du sol a donc été jusqu'ici beaucoup plus favorable aux défenseurs des ouvrages élevés et hérissés d'obstacles accessoires par les Allemands. Si nos soldats ont réussi dans de pareilles conditions, alors que les hommes, les chevaux et les canons s'enfoncent dans la boue, tout leur sera possible, à plus forte raison, quand le soleil aura quelque peu séché et consolidé la surface. Alors, nous verrons, sous la poussée de nos bataillons, le recul des Allemands s'accentuer. N'en doutons pas !

Sur les fronts russes

Le dernier communiqué russe parle d'attaques dirigées avec succès contre les positions allemandes, sur le front à l'ouest du Niémen. D'après les noms des localités mentionnées, on voit que ce front change peu ; il se tient toujours à 25 ou 30 kilomètres de la frontière.

Dans les Carpathes, le seul point encore gardé par les Autrichiens sur la crête, au sud de Wola-Michova (est du col de Lupkow) leur a été enlevé. Dans la direction de Rostok, l'ennemi a reçu des renforts considérables et a tenté une contre-offensive qui a été repoussée. La direction de Rostok, ce sont les pentes des Carpathes au sud de Tsisna, vers l'est du point précédent. Plus loin, en suivant dans la même direction, au sud du passage de Volosate, vers Uszok, l'offensive russe progresse, en dépit de sérieuses difficultés dues surtout à l'état du terrain, couvert encore de neiges épaisses. Les troupes russes, dit le communiqué, approchent de la vallée d'Uszok, à 5 kilomètres. Il semble y avoir là une contradiction, puisque l'arrivée des Russes au col d'Uszok était signalée hier. Mais cette contradiction n'est qu'apparente. La localité qui porte le nom d'Uszok et à 4 kilomètres au delà du col lui-même, en territoire hongrois, et là seulement commence la haute vallée de l'Ung, qui est d'abord un pli parallèle à la crête. Cette haute vallée conserve la même direction sur une longueur de près de 20 kilomètres, et c'est dans cet espace que vient déboucher le passage de Volosate. Plus loin encore, vers l'est, au nord du col de Volovec, les Allemands ont attaqué sans résultat. Ceci montre qu'ils continuent à être maîtres des passages et de certains points en territoire galicien, dans les montagnes au sud de Stryj.

Une dépêche de Bâle annonce l'entrée des Russes à Eperjes, qui se trouve à plus de 30 kilomètres au sud de Bartfeld. Je crois cette nouvelle prématurée.

Général BERTHAUT.

Les groupements de sinistrés

Quand et comment touchera-t-on les indemnités ?

Vitry-le-François, ... Avril.

La région de Vitry-le-François a été, comme on le sait, une des plus terriblement éprouvées au cours de la grande bataille de la Marne. Sur une ligne de plus de quarante kilomètres, de Sempuis à Sermaize, la plupart des villages ne sont plus que des monceaux de ruines.

Les sinistrés de l'arrondissement ont décidé de former un « Groupement » pour la défense de leurs intérêts communs. Ils se sont réunis et ont constitué un bureau, composé de personnalités qui se recommandent par leur expérience, leur dévouement et leur complète impartialité au point de vue politique. Aux cultivateurs sinistrés ont été adjoints des architectes, des avoués et des notaires et la présidence a été confiée à M.Emile Lévylier,maire de Courdemanges.

Une initiative intéressante

J'ai demandé à M. Emile Lévylier quelques détails qu'il m'a donnés avec la plus exquise courtoisie.

— Notre groupement, me dit-il, serait d'autant plus heureux de mettre à profit la puissante publicité du *Petit Journal* que son désir est de voir des œuvres du même genre se fonder, dans le plus bref délai possible, dans tous les départements envahis, puis se grouper en une vaste fédération, qui serait à même de s'assurer le concours de techniciens autorisés et qui ne manquerait pas d'avoir une action efficace sur les pouvoirs publics. En ce qui concerne notre but immédiat, nous nous proposons, c'est ce qui presse le plus, de mettre à la disposition des sinistrés, des personnes expérimentées qui pourront les aider de leurs conseils, leur fournir des renseignements pour l'établissement de leurs états de pertes, leur indiquer les pièces à y annexer, et, dans le cas de contestation avec les commissions d'évaluation, faire valoir leurs droits. Il suffit de parcourir le décret du 4 février, pour se rendre compte des nombreuses difficultés que présentent la confection des états de pertes et la constitution des dossiers qui doivent les accompagner.Pour prouver la réalité du dommage et permettre son évaluation, que de documents à réunir : actes de vente ou de succession, baux, décisions judiciaires, polices d'assurance, rapports d'experts, attestations certifiées, etc., etc.! Comment voulez-vous qu'un grand nombre de cultivateurs arrivent seuls à se tirer d'affaire ? Songez de plus que, dans beaucoup d'exploitations, le chef de famille n'est plus là : il est parmi les mobilisés, les combattants, les prisonniers, les blessés ou les morts. C'est là un travail considérable. Nous comptons en venir à bout en le divisant le plus possible, en organisant plusieurs commissions, ayant chacune des attributions distinctes, l'une traitant les questions techniques, l'autre se réservant les questions juridiques, d'autres encore étudiant des questions spéciales, dont je vous évite l'énumération.

Le crédit de 300 millions

— A quelle époque les sinistrés toucheront-ils leurs indemnités ?

— Vous voulez dire un acompte sur leur indemnité ; car le crédit de 300 millions voté par le Parlement ne vise que des versements d'acomptes pour les besoins les plus urgents. Avant que l'Etat verse quoi que ce soit, il reste à remplir des formalités encore assez longues, comme vous allez en juger. Il faut : pour le dépôt des demandes d'indemnités, quinze jours ; pour l'examen des demandes par les commissions cantonales, un mois ; pour le dépôt des états récapitulatifs des demandes dans les communes, quinze jours ; pour l'examen des réclamations par les commissions départementales, cinq semaines ; enfin pour la transmission des décisions des commissions départementales aux préfets et aux maires des communes intéressées, un délai non déterminé par le décret. Il ne faut pas compter toucher avant les mois d'août ou de septembre.

— Les pays ayant été évacués le 15 septembre, cela fera un an d'attente et de misère.

— Oui, ce furent et ce sont encore,pour bien des familles, des mois pénibles à passer. Mais soyez persuadé que personne ne songe à récriminer. On pense à tous ceux qui sont sur le front ; on se dit que si, ici, on souffre, là-bas on est en danger ; on sait que le Trésor de la France a à faire face à des dépenses formidables qui n'admettent pas un seul jour de retard ; on comprend qu'on ne va pas distribuer plusieurs centaines de millions, les yeux fermés, sans certaines formalités indispensables, qui exigent du temps et de la patience... Néanmoins, il importe que ces lenteurs inévitables soient réduites à leur minimum. Ce n'est pas seulement l'intérêt des malheureux cultivateurs, qui ont regagné le sol natal, n'ayant plus rien, ni maison, ni mobilier, ni bétail, ni attelages, ni machines agricoles ; c'est aussi l'intérêt des communes, qui risquent de voir une partie de leur population abandonner les champs pour aller habiter les cités industrielles. C'est enfin l'intérêt de l'Etat, qui, en hâtant l'œuvre réparatrice dans les régions libérées, favorisera le retour à la terre et multipliera le nombre des bras nécessaires, pour assurer l'alimentation de demain et pour empêcher un nouvel accroissement de la cherté de la vie, déjà si dure pour tant de malheureux...

EN VENTE PARTOUT
LE PETIT JOURNAL AGRICOLE
Cinq centimes le numéro

Le travail des jeunes gens

Ce que pensent les savants, MM. Lyon-Caen, Paul Leroy-Beaulieu et Théodule Ribot

Les dernières séances qu'a tenues l'Académie des Sciences Morales et Politiques ont été consacrées à l'étude des familles nombreuses et des vœux excellents ont été émis.

Au point de vue des parents : majoration de retraite en certain cas, assistance de l'Etat dès l'apparition du troisième enfant (au lieu du quatrième), diminution des charges militaires par le passage prématuré dans la territoriale et la réserve de la territoriale, amélioration du traitement des fonctionnaires chargés de famille, augmentation des pensions allouées aux militaires blessés ou aux veuves des militaires en raison du nombre des enfants.

Toutes ces bienveillantes propositions, émanant de hauts esprits aussi expérimentés qu'équitables, ne manqueront évidemment pas d'être prises en considération par les pouvoirs publics.

Au point de vue des enfants, les vœux, n'en doutons pas,ont été également formulés dans l'intérêt supérieur du pays comme dans le désir d'encourager les familles nombreuses. Toutefois l'un d'eux a ému, nous dit-on, une partie du public des classes laborieuses : l'écho en étant venu jusqu'à nous, nous avons cru utile d'interroger quelques-unes des personnalités les plus qualifiées de l'Académie des Sciences Morales et Politiques.

Mais reproduisons le vœu en question :

Que le travail des jeunes gens, dès qu'ils ont dépassé l'âge scolaire, soit facilité autant que possible et que les difficultés qu'y opposent les lois et règlements sur le travail dans les manufactures soient atténuées.

— Comment, a-t-on pensé, des dispositions si sages en faveur du travail des jeunes gens, des garanties indispensables obtenues pour la protection de la jeunesse ouvrière, toutes ces conquêtes pourraient être abolies ?

Emotion injustifiée, hâtons-nous de le dire. Nous avons demandé à l'illustre philosophe, M. Théodule Ribot, l'auteur des *Maladies de la Volonté* et des *Maladies de la Mémoire*, qui fait naturellement partie à l'Académie de la section de philosophie ; à M. Lyon-Caen, l'éminent doyen de la Faculté de Droit, qui fait partie de la section de législation, droit public, jurisprudence ; à M. Paul Leroy-Beaulieu, le savant économiste, qui fait partie de la section d'économie politique et de statistique, — en un mot, à trois des plus célèbres membres et des plus avertis de l'Académie des Sciences Morales et Politiques, de bien vouloir sur ce point délicat nous aider à éclairer nos lecteurs, et voici les réponses que ces académiciens nous ont faites :

Chez M. Lyon-Caen

— Non, le vote de ce vœu ne nuit pas aux enfants, ni aux jeunes gens, nous a déclaré M. Lyon-Caen : accepter ce vœu est parfaitement admissible. Il faut avouer que, dans sa brièveté, il comporte des obscurités, mais il faut bien supposer que le législateur, en le lisant, saura y apporter la prudence et la clarté nécessaires. Dites bien qu'il ne s'agit pas d'un recul de notre législation. Ce vœu ne vise en vérité que quelques dispositions spéciales. Trop souvent, à la faveur des articles de loi qui protègent leur faiblesse dans le labeur, les enfants et les jeunes gens en arrivent à n'être pas protégés du tout : ils ne travaillent pas, ils rôdent dans les grandes villes ou errent sur les grandes routes. Voilà ce qu'il faut éviter. Voyez-vous, le Parlement ne devrait voter aucune loi sans se préoccuper des conséquences directes ou indirectes qu'elle pourra avoir sur l'augmentation ou la diminution de la population. Toute proposition de loi qui, par son application, ou par les résultats de son application, pourrait gêner le développement de la race, doit ou devra être impitoyablement rejetée.

Il n'est pas question, soyez-en sûr, de rien abroger des règlements généraux concernant le travail des enfants et des femmes qui, par exemple, ne peuvent être employés dans les mines, les carrières, etc..., mais, au lieu de l'âge de 18 ans, pour les jeunes hommes, ne pourrait-on, par exemple, abaisser la limite de l'interdiction au-dessous de 16 ans seulement ?

Nous ne voulons pas que les enfants accomplissent des travaux au-dessus de leurs forces; — c'est le principe essentiel. Pas de modification, mais des atténuations : elles sont possibles dans l'intérêt même des familles comme des enfants. Ouvrez le *Code du Travail* de Dalloz : « Il est défendu d'employer des » enfants au-dessous de 18 ans à la réparation » de certaines machines ou mécaniques en » marche. » Cela est excellent ; pas de changement fondamental. On peut apporter çà et là certains amendements. Le principe de notre vœu est bon.

Chez M. Paul Leroy-Beaulieu

M. Paul Leroy-Beaulieu, que nous avons vu ensuite, nous a dit :

Le socialiste allemand Edouard Bernstein trouve que « les lois concernant la jeunesse vont trop loin » (*sic*). Il y a beaucoup plus d'inconvénients à laisser les adolescents libres qu'à les faire travailler, même au-dessous de 18 et de 16 ans. Une des grandes causes de la dépopulation c'est l'état de désœuvrement dans lequel sont laissés les enfants, passé l'âge scolaire ; ils coûtent à leurs familles besogneuses et ils se vicient dans leurs rapports mutuels. De là, la stérilité des parents qui ont sous les yeux trop d'exemples redoutables, — de là la criminalité des enfants.Tout, plutôt que l'inoccupation de l'adolescence ! Il est bon que les jeunes gens aillent aux cours professionnels au sortir de l'école, mais ce n'est pas suffisant, il faut qu'ils travaillent et qu'ils apprennent de bonne heure à gagner honnêtement leur pain. Notez que je suis juste mais non sévère ; tenez, je suis totalement opposé aux travaux de nuit, — même au travail de nuit des boulangers ; au lieu de manger du pain frais, le matin, on le mangerait aux repas du soir, ce n'est pas une affaire ! Dans la campagne, on se contente bien de ne manger souvent le pain frais qu'une fois par semaine, — et l'on ne s'en porte que mieux, naturellement. Il faut s'adapter aux difficultés du siècle ; les enfants de la bourgeoisie travaillent incontestablement beaucoup plus que les enfants du peuple : à dix ans, je me levais à cinq heures et à huit heures du soir je n'avais pas encore cessé d'étudier... On est dans une fausse direction en ne cherchant continuellement que le bien-être : les résultats le prouvent. Il faut chercher d'abord à vivre honnêtement.

M. Th. Ribot

Le grand philosophe nous a adressé la lettre suivante :

Monsieur, j'ai assisté aux séances de notre Académie, suivi toutes les discussions. Je m'associe complètement aux résolutions qui ont été prises ou proposées.

Recevez, etc...

TH. RIBOT.

Dans sa brièveté, ce billet est éloquent. Ainsi, en formulant tous ses vœux sociaux, l'Académie des Sciences Morales et Politiques n'a pas entendu charger les adolescents de tâches écrasantes. Il ne s'agit pas d'accabler la jeunesse ouvrière de labeurs qui lui soient disproportionnés.L'Académie a voulu, une fois de plus, faire œuvre nationale et patriotique. Elle n'a pensé qu'au salut physiologique et moral de la race française. Pour ce, restreignons la liberté des enfants.

Lucien Rolmer.

Les Morts Glorieuses

Le capitaine Lux, du 156e d'infanterie, frère du capitaine Lux, rendu célèbre par son évasion d'une forteresse allemande, vient de tomber au champ d'honneur.

Le sous-lieutenant André Desmarest, du 128e de ligne, est mort des suites de blessures reçues à l'ennemi. Il avait été cité à l'ordre du jour des armées.

A TRAVERS PARIS

Ecrasée par un train du Métropolitain

Au moment où, hier matin, à 10 heures, une rame du Métropolitain arrivait à la station « Anvers », une jeune fille de 16 ans, couturière, dont les parents habitent Clichy-Levallois, est tombée sur la voie. Le mécanicien bloqua ses freins, mais il était trop tard et la lourde voiture passa sur le corps étendu. Appelés aussitôt, les pompiers, après vingt minutes de travail, réussirent à dégager la jeune fille qui fut transportée à l'hôpital Lariboisière. Elle avait eu la jambe droite broyée et portait de multiples contusions. Son état est grave.

BRULÉE VIVE. — En allumant son feu, hier matin, une journalière, Célina Douart, âgée de 52 ans, demeurant, 10, rue Saint-Séverin, a communiqué le feu à ses vêtements et a été complètement entourée par les flammes. La malheureuse femme est morte quelques instants après l'accident, pendant son transfert à l'hôpital.

RENVERSÉ PAR UN TRAMWAY. — Hier soir, à 9 heures, boulevard Sébastopol, M. Raymond Bouillonnais, âgé de 33 ans, coiffeur, demeurant 6, rue Hérold, renversé par un tramway Montrouge-Gare de l'Est, a été transporté à l'Hôtel-Dieu. Ses blessures, quoique graves, ne mettent pas sa vie en danger.

FRAPPÉ D'UN COUP DE PIED. — A la suite d'une discussion survenue hier matin, vers 8 heures et demie, dans un bar de la rue Aubry-le-Boucher, Charles Goujon, âgé de 33 ans, mécanicien, demeurant 47, rue Simon-le-Franc, a été frappé d'un violent coup de pied au bas-ventre par un autre consommateur. Relevé sans connaissance, il a été transporté à l'Hôtel-Dieu, dans un état inquiétant.

LES SPORTS

Résultats des matches d'hier :

FOOTBALL-ASSOCIATION

A.S. de Poissy (2) a battu C.O. Basse-Seine (2) par 5 à 0 ; C.A. Boulonnais (1) a battu C.A.S.G. (2) par 1 à 0 ; Société de Souis (1) a battu Bonne Nouvelle Sports (1) par 2 à 0 ; En Avant (3) a battu Club Français (4) par 5 à 1 ; C.A. XIVe (3 b) a battu U.S. d'Antony (mixte) par 2 à 0 ; J.A. de Levallois a battu le patronage Olier par 2 à 1 ; F.A.C. de Levallois (1) a battu U.S. de l'Ile-Saint-Denis par 1 à 0 ; C.S. des Sourds Muets a battu C.A. de Vitry par forfait ; A.S. Amicale-C.A. Bastille (mixte) a battu S.A. Parisienne par 2 à 1.

CYCLISME

Une épreuve d'entraînement comptant pour l'obtention de brevet militaire et organisée par le Club Athlétique de la Société Générale s'est disputée, hier, sur 50 kilomètres. Voici les résultats :

1. George Saywell, en 1 h. 34 ; 2. Louis Fargier, à deux longueurs ; 3. Charles Magner, à deux longueurs ; 4. Boulanger ; 5. Liesse ; 6. Fortier ; 7. Dourin ; 8. Poirrier.

ATHLÉTISME

Collège d'Athlètes. — Une réunion très intéressante a eu lieu, hier, sur le terrain de la Boulie.

La matinée a été occupée par le cross-country qui a donné les résultats suivants : 1. Aube ; 2. Brésit ; 3. Delalande ; 4. Clamet ; 5. Henri Legrand ; 6. Vaast ; 7. Beaudenou ; 8. Caignière.

Pendant l'après-midi, de nombreux spectateurs ont assisté aux exercices de culture physique exécutés par les jeunes athlètes.

FEUILLETON du Petit Journal du 12 Avril 1915

— 10 — (*)

Le Sang de la France

PREMIÈRE PARTIE

JACQUELINE DE PONTAUROY

XII (*Suite*)

La Conquête

— Votre situation à Paris ne vous oblige pas à habiter la ville ? demanda le comte.

— Non, certainement.

— Vous dirigeriez aussi bien les travaux de vos ateliers en ayant votre maison à la campagne et en y revenant, chaque jour, après vos heures de bureau ?

— Assurément.

— Alors... pourquoi ne pas rester à Pontauroy ? Nous sommes à une heure de Paris par le chemin de fer du Nord... Il y a des trains toute la journée...

...Rendez-moi l'immense service d'accepter, vous aussi, l'hospitalité que je vous offre de grand cœur.

...De cette façon vous pourrez, — tenez, ce sera une façon de me payer ce que nous appellerons une location, — de cette façon vous pourrez tous les jours donner un coup d'œil à mes exploitations agricoles où Bertha, malgré sa bonne volonté, ne peut exercer une surveillance efficace... Elle a tant à faire déjà... rien que pour tenir la maison...

...Allons, mon cher cousin, faites cela pour moi...

Mais Fritz Kohlmann avait bien trop de dignité pour accepter aussi un logement dans le château...

Et surtout, il n'aurait pas pu, assez à son aise, aller, venir et n'être remarqué par personne.

Voici comment il avait arrangé la chose.

Il y avait, à une des extrémités du parc, un très joli pavillon, avec une entrée sur la grande route.

On l'appelait le pavillon de Monseigneur parce qu'il avait été habité, au siècle précédent, par un prélat — un cadet de la famille.

Il servait autrefois à Jacques quand il passait — par hasard — quelques jours à Pontauroy.

Depuis la brouille du fils et du père, il était resté fermé.

C'est là que cet excellent monsieur Kohlmann avait dit qu'il habiterait volontiers. Il y serait plus libre de ses mouvements, et, ajoutait-il avec son bon gros rire, il ne troublerait pas, quand il se lèverait trop matin, le sommeil des habitants du château.

. . . .

Voilà comment, quelques années après sa première entrée dans la maison de son beau-frère, la vicomtesse de Pontauroy y était devenue l'inspiratrice, l'Egérie, mieux que cela : la directrice absolue.

Pendant que ce digne, ce brave monsieur Kohlmann, si serviable, si peu fier, cet Alsacien tout en loyauté, tout en franchise, était, lui, devenu populaire dans tous les hameaux de la commune.

Il avait organisé — entièrement à ses frais — la société patriotique « Les Enfants de la revanche », il y avait adjoint une fanfare dont il avait payé les instruments... offert tout naturellement le drapeau.. tant et si bien qu'aux élections on l'avait nommé conseiller municipal.

Et à la première séance du conseil, il avait été élu maire à l'unanimité

. . . .

XIII

Rue La-Bruyère

On arrivait au printemps de 1901.

C'était, ce soir-là, à Montmartre, la sortie des cabarets artistiques et des autres boîtes de même acabit qui,depuis quelques années pullulaient sur la Butte.

Dans la rue La-Bruyère, un grand gaillard à l'allure, au costume et à la caractéristique abondance de barbe et de cheveux qui font dire : « Voilà un bon poète, un bon impressionniste, ou un bon chansonnier », — s'en allait, bras dessus, bras dessous, avec une grosse blonde aux cheveux dorés par le henné... une belle fille qui avait l'air d'une bonne fille — et qui était marquée, elle aussi, au cachet bien spécial de Montmartre.

Il répondait, lui, au nom de Tristan Lahire... On l'appelait, elle, Léa.

Ils sortaient du cabaret des Fauves dont Tristan était un des plus beaux spécimens...

Et tout en causant :

— As-tu lu la *Patrie*, mon homme ?

— Tu ne voudrais pas, ma grosse. La politique m'indiffère.

— Eh bien donc !... Et moi ? Mais il y a aux dernières nouvelles que la *Charente* est partie de New-York.

— Oh ! alors ce que la petite voisine doit rigoler... Jacques Pontauroy revient par ce bateau-là.

— Oui, pauvre chatte, elle était assez désolée de se voir séparée de lui.

— Dame ! toute seule... avec une gosseline de six ans.

— Et tout juste assez, dans le porte-monnaie, pour attendre son retour.

— Enfin... il va revenir... avec la belle... la forte galette...

— Et ce ne sera pas sans besoin... pauvres types... Ça n'allait pas fort au Splendid-Eden... Ils étaient trois à la maison pour se caler les dents avec ce qui tombait à la fin du mois... et je te fiche mon billet qu'il n'y en avait pas de quoi recharger un wagon...

— Tu parles, Charles. Ils étaient trop fiers pour l'avouer, mais je le voyais quand même... Va, quand Ugo Cérelli l'a emmené pour cette tournée en Amérique, il y a longtemps que les pauvres gens tiraient sur la boucle...

— Pour la serrer d'un cran de plus...—

— Et, dire que c'est un fils de famille... à ce qu'on prétend... parce que pour avoir un tuyau de lui... ou d'elle... macache.

— Eh bien, ma grosse, je l'ai, moi, le tuyau.

— Non ! de qui ?

— De Bonfils...

— Le flûtiste... Quand ça ?

— Ce soir, tiens, pendant que tu lisais la *Patrie*

— Oh ! dis vite, Tristan...

— Voilà. Le père Pontauroy s'appelle en réalité le comte de Pontauroy.

— Un noble... rien que ça de chic !

— Un comte, c'est plus chic encore. Voilà qui vous en bouche un coin, princesse.

— Et où demeure-t-il, ce comte ?

— Bonfils m'a dit que ce n'était pas bien loin de Paris... il ne sait pas au juste...

— Et si tu n'attends qu'après Pontauroy pour te l'apprendre...

— J'attendrai longtemps, pas vrai.

— Lui... elle... Ils sont bouchés à l'émeri. Enfin, l'adresse du paternel, peu importe.

— Ce qui est sûr, c'est que le père a eu des difficultés avec son fils.

— A cause de la petite femme, je parierais.

— Possible... Mais, voilà bien cinq ou six ans qu'ils sont brouillés. Le vieux ci-devant doit être têtu comme un âne qui porte des reliques... le type... Pontauroy... a, lui aussi, une tête de fer. Il n'aura pa voulu mettre les pouces... le vieux non plus .. et il a fichu le camp du château de ses pères.

—Il y a un château ! Oh maman !... je suis-t-y heureuse de connaître du monde si calé... Alors le vieux aura coupé les vivres.

— Tu l'as dit :— Voyez famine.

— C'est, à ce moment, bien sûr, qu'ils sont venus se loger rue La-Bruyère... Je me disais aussi : Ils n'ont que trois ou quatre meubles...—mais ça a fait partie d'un chic mobilier... Ils ont dû bazarder tout le reste...

— Et lui, il a essayé de vivre avec son piano...

— Comment donc a-t-il connu Cérelli ?

— Pendant qu'il était étudiant.

— Il a donc été...

— Oui, il avait commencé son droit... parce qu'on voulait faire de lui un avocat... un notaire... un président de la Cour de Cassation... je ne sais pas, moi...

... Pendant ce temps, comme il était bon musicien, il faisait de la musique en amateur... dans des salons... des réunions... chez des gens épatants...

— Ils auront eu l'occasion, Cérelli et lui, de se rencontrer.

— De jouer ensemble.

— Et c'est vrai qu'il joue bien... quand il ne perd pas son temps et sa jeunesse à seriner leurs couplets à des grues qui lui demandent de jouer ça, rien que d'un doigt, pour qu'on comprenne bien l'air...

— Tu te doutes si Pontauroy devait être fier de faire de la musique avec Ugo Cérelli... le grand virtuose.

— Penses-tu ?... Un violoniste qui gagne, à ce qu'on dit, des deux ou trois cent mille balles par an...

— Il les boulotte même avec un entrain...

— Qui ne fait pas rigoler sa femme.

— La diva...

— Dame... ils ont un gamin... un beau petit gosse...

— Pas si petit que ça... Je l'ai vu...

— Mettons qu'il a une douzaine d'années. La diva... la maman Cérelli aimerait bien que de toute cette monnaie, il en reste un peu à son Mario... Il s'appelle Mario, le gamin.

— Elle a bien tort de s'inquiéter. Il fera comme son papa, ce petit Mario. Il gagnera de la galette plus gros que lui.

— C'est vrai, il est doué ce crapaud-là ! Ça n'a pas ses douze ans sonnés, ça joue déjà du violon comme le bon Dieu.

— Et pour revenir à Pontauroy...

— Eh bien, Cérelli l'a retrouvé par hasard... dans la belle mouise que tu sais, après l'avoir connu dans les fauteuils réservés et les calèches à huit ressorts...

— Oui... c'est le tramway maintenant... ou bien le train onze...

— Et il lui a proposé de partir tous les deux pour l'Amérique.

— Quatre mois de tournée.

— Vingt mille balles à gagner.

— Tu parles si Pontauroy a marché.

— Et si sa pauvre petite femme attend cette galette pour mettre un peu de beurre dans les épinards.

— Eh bien, la voilà qui arrive, la galette.

PAUL BERTNAY.

(La suite à demain).

(*) Traduction et reproduction interdites.

DERNIÈRE HEURE

Service télégraphique spécial du PETIT JOURNAL

L'offensive russe progresse partout

Le 8 Avril, dans les Carpathes, ils ont fait 1,000 prisonniers

Pétrograd, 10 Avril.

Communiqué de l'état-major du généralissime :

Sur le front à l'Ouest du Niémen, *le 9 avril, à l'aube, nous avons attaqué les positions allemandes entre Galwaria et Ladwinow et, après un combat acharné à la baïonnette nous avons enlevé deux lignes de tranchées.*

Nous avons fait six cents prisonniers, dont plusieurs officiers et nous nous sommes emparés de huit mitrailleuses.

Dans les Carpathes, *dans la direction de Mezo-Laborez, prenant l'offensive depuis les positions situées près de Czabeloca, nous avons enlevé la cote 909, de telle sorte que l'ennemi est refoulé sur toute l'étendue de la chaîne principale des Carpathes où se produit notre offensive.*

Dans la direction de Rostoki, l'ennemi a reçu des renforts considérables.

Il a, le 8 avril, entrepris des contre-attaques obstinées.

Nous les avons repoussées avec succès et fait mille prisonniers, dont vingt officiers.

Notre offensive, depuis la **ligne Nijnia-dastuzica, Biosats et Bukovea,** *dans la direction du Sud, se poursuit en dépit de conditions locales excessivement difficiles.*

Se frayant un passage dans une neige dont la hauteur dépasse deux mètres, nos troupes se sont, en plusieurs points, approchées de la vallée d'Oujok à une distance de cinq verstes.

Près de Rosochacz et de Oosanka, l'ennemi a fait deux attaques sans résultat.

Sur les autres secteurs de notre front, on ne signale aucune modification essentielle.

Milan, 11 Avril.

Le correspondant du *Secolo* à Petrograd télégraphie :

« L'offensive russe sur le front autrichien progresse partout, malgré qu'un corps d'armée allemand, tout récemment arrivé dans les Carpathes, ait renforcé les troupes ennemies.

» Les cercles militaires de Petrograd considèrent que les Russes, ayant franchi la chaîne principale des Carpathes, sont déjà entrés en Hongrie.

Sur le front du Caucase

Petrograd, 11 Avril.

Communiqué de l'état-major de l'armée du Caucase :

Dans la région côtière, pendant la journée du 8 avril, combat d'artillerie et fusillade.

Dans la direction d'Olty, fusillade insignifiante.

Pas de modification sur les autres fronts.

Le commencement de l'évacuation de la Hongrie

Bâle, 11 Avril.

L'état-major austro-hongrois a informé la population du comitat d'Ung qu'elle devra évacuer prochainement la région « pour des raisons stratégiques ». Cette nouvelle a causé une vive panique chez les habitants intéressés, car les communiqués officiels n'avaient fait nullement entrevoir une semblable éventualité.

D'autre part, les autorités militaires font actuellement évacuer en toute hâte une quarantaine de villages des Carpathes, « pour faciliter le tir de l'artillerie ». La population de ces villages est envoyée dans l'intérieur du pays.

[Le comitat (ou département) d'Ung se trouve au Sud-Est des Beskides orientales ; il est traversé du Nord au Sud par la rivière Ung. Le chef-lieu du comitat est Ungvar, à la limite septentrionale de la plaine hongroise.]

Le tsar donne l'autonomie aux communes polonaises

Zurich, 11 Avril.

On mande de Petrograd au Corriere que le gouvernement russe a accordé l'autonomie communale aux cités polonaises. — (Information).

Ces diables russes !

La *Deutsche Portier Zeitung* publie les impressions d'un portier qui fait campagne en Russie :

« Cher collègue,

« Ce n'est pas aussi facile qu'on croit, une guerre comme celle-là où l'on a l'ennemi de tous les côtés. Quand on croit qu'on a battu les Russes à un bout, aussitôt ces diables-là reparaissent à l'autre bout avec des forces supérieures. Moi, je suis relativement favorisé ; mais des camarades dans les tranchées doivent rester debout, et ils gèlent, et quelquefois même ils jeûnent ! Bah ! Espérons que la guerre sera vite finie et que nous pourrons bientôt aller retrouver nos familles et reprendre notre vie paisible. De la sale Russie, j'envoie mes salutations à tous et à toutes nos collègues.

» SCH... ».

Une ruse austro-allemande pour le ravitaillement de la Turquie

Bucarest, 9 Avril.
(retardée dans la remise).

Les autorités douanières roumaines constataient avec surprise, depuis quelques semaines, le poids et le volume extraordinaire, et sans cesse grandissant, des colis convoyés par les courriers diplomatiques autrichiens et allemands à destination de la Turquie. Certains jours, le poids de ces « valises » diplomatiques, exemptes, on le sait, de tout examen et contrôle douaniers, atteignait plus de 4.000 kilos. Des poids de 2.000 et 3.000 kilos étaient quotidiens. De plus les relations par courriers extraordinaires entre les puissances germaniques et Constantinople avaient acquis un développement absolument anormal.

Une enquête discrète, ouverte par les autorités roumaines, a permis de découvrir, qu'ainsi, les Allemands et les Autrichiens avaient réussi à faire passer en Turquie, depuis quelques semaines des quantités très considérables de munitions et de matériel de guerre. Les « envois diplomatiques » de Berlin et de Vienne à Constantinople contenaient uniquement, en effet, des explosifs et des pièces détachées.

Des mesures extrêmement sévères ont été prises par le gouvernement roumain pour mettre fin à ces singuliers moyens de porter secours aux Turcs. — (*Agence des Balkans.*)

UN GRAND CORSAIRE ALLEMAND le "Kronprinz-Wilhelm" paraît avoir terminé sa carrière

Le *New-York-Herald* reçoit par cablogramme la nouvelle suivante :

New-York, 11 Avril.

Le croiseur allemand Kronprinz-Wilhelm *s'est réfugié, aujourd'hui, à Newports-News, comme l'*Eitel-Friedrich, *afin de se ravitailler et de procéder à des réparations. Il a à bord 66 prisonniers, qu'il a faits à bord des divers navires que ce corsaire a coulés ; tous ces prisonniers sont malades.*

Le croiseur aura, lui aussi, un certain délai, passé lequel il devra être désarmé.

Le *Kronprinz-Wilhelm* qui vient de se réfugier dans le port de la Virginie dont on a tant parlé à propos de l'*Eitel-Friedrich*, était resté seul, à la fin de 1914, avec l'*Eitel-Friedrich* deux grands croiseurs auxiliaires que l'Allemagne avait équipés au commencement de la guerre.

Il a un tonnage brut de 14.800 tonnes et file 23 nœuds.

C'est le *Kronprinz-Wilhelm* qui, on se le rappelle, coula, le 23 février 1915, le paquebot français *Guadeloupe*, au large du Brésil.

Si le *Kronprinz-Wilhelm* ne peut se réparer dans les délais qui lui sont fixés, ce qui est à souhaiter, il devra, comme l'*Eitel-Friedrich*, dont nous avons raconté les velléités de fuite et la fin piteuse, être désarmé et l'Océan sera débarrassé du dernier corsaire allemand.

Un vapeur anglais coulé

Rotterdam, 11 Avril.

Le vapeur hollandais *Elisabeth* se rendant à New-York, est revenu à Rotterdam avec 22 hommes de l'équipage du vapeur anglais *Harpalyce*, coulé par un sous-marin ou par une mine.

Le *Harpalyce* avait un équipage de 53 marins, dont 27 seulement ont été sauvés : cinq l'ont été par le vapeur hollandais *Constance Catharina*. Le *Harpalyce* avait été affrété par la commission de secours de Belgique ; il avait des documents destinés à le protéger contre toute attaque.

L'équipage du *Harpalyce* déclare qu'une explosion a été entendue à bord et que le vaisseau a coulé en cinq minutes.

Le capitaine a aperçu distinctement le périscope d'un sous-marin. La plupart des hommes de l'équipage étaient Chinois.

Sous-marins allemands près des côtes danoises

On mande de Copenhague, 9 avril, à la *Morning Post :*

Les Danois s'alarment beaucoup du fait qu'on a remarqué, ces jours derniers, la présence de plusieurs sous-marins allemands près de Hornsrev, situé sur la côte occidentale du Jutland. On a aussi constaté qu'un grand nombre de mines flottantes étaient portées par le courant vers la côte à Esbjerg. Une canonnière danoise a réussi à en détruire deux sur lesquelles elle tira, mais plusieurs autres sont toujours sur la voie des navires.

Un exemple de leurs procédés

(De notre envoyé spécial)

La Haye, 11 Avril.

Un journal de La Haye, le Nieuwe courant, *s'est fait écho d'une information selon laquelle le nouveau ministre d'Allemagne Von Kuehlmann, qui remplace ici Von Mueller envoyé en disgrâce parce que Berlin ne l'a pas jugé assez homme à poigne aurait été victime dans un hôtel où il dînait, d'insultes de correspondants de journaux de l'Entente. Cette information fait actuellement le tour de la presse allemande. Nous sommes autorisés à démentir cette histoire forgée de toutes pièces.*

Les milieux officiels de La Haye sont étonnés que Von Kuehlmann ait laissé circuler sans la démentir, une nouvelle aussi manifestement fausse. — *J. H.*

M. VENIZELOS explique sa résolution

Rome, 10 Avril.

Dans une interview accordée au correspondant de l'*Idea Nazionale* à Athènes. M. Venizelos a expliqué ainsi sa résolution :

« Je pars ce soir pour Samos. J'obéis à la volonté du roi, le souverain m'ayant ouvertement démontré sa propre hostilité. Plus tard viendra le temps de la justice, ce n'est pas le moment de rappeler le passé et non plus de me prêter au jeu de ceux qui veulent abattre en moi l'homme qui a travaillé quatre ans pour le bien du pays et de la couronne. Le jeu du gouvernement est clair, il voudrait faire croire au peuple que j'oppose ma personne à celle du roi et mon intérêt à celui de la monarchie et du pays.

» J'aime trop la lutte pour y renoncer à jamais, mais, pour lutter, j'ai besoin d'être en situation de pouvoir vaincre, j'ai la conviction que les élections me donneront la majorité, surtout si les populations de l'Epire sont admises aux urnes. J'ai la foi que le peuple me donnera raison. »

Le frère cadet du Pape est mort hier

Gênes, 11 Avril.

Le marquis Jules della Chiesa, frère cadet du pape Benoît XV, est mort ce soir, dans sa villa de Pegli ; il était âgé de 54 ans. — (*Havas*).

TROP DE BLUFF

D'après une communication officielle faite à Berlin, le nombre total des canons pris par l'armée allemande s'élèverait à 5.510, se décomposant ainsi : 3.300 canons belges, 1.200 français, 850 russes, 70 anglais et un grand nombre d'entre eux seraient employés utilement aujourd'hui contre les alliés.

[Il est à peine besoin de faire remarquer que la Belgique, croyant jusqu'au début de la guerre à la vertu de sa neutralité, n'a jamais eu 3.300 canons. Quant aux 1.300 canons français, vraiment les Allemands exagèrent.]

La Hollande prend des précautions contre l'Allemagne

(D'un correspondant)

Flessingue, .. Avril 1915.

La Hollande ne se laisse pas intimider par les menaces boches. Les Allemands avaient concentré des troupes nombreuses le long de la frontière, menaçant la Flandre zélandaise et le Brabant septentrional. Le bruit a couru d'une attaque brusquée qui se préparait de l'est et du sud contre les Pays-Bas. Il y a même eu un moment de panique. Plusieurs familles de Bréda, notamment, s'étaient réfugiées derrière la Waterlinie, qui forme le camp retranché et le réduit national hollandais. Le gouvernement hollandais a paré à toute éventualité en renforçant les troupes gardant les frontières menacées. C'est ainsi que toute la 4e division, commandée par le général Weber, dont le quartier général se trouve à Tilbourg, a été renforcée, prête à partir à la moindre alerte, pour la frontière belge. Les Hollandais, pourtant si placides, sont très montés à cause des menaces d'outre-Rhin et de la piraterie des sous-marins allemands.

L'esprit de l'armée est devenu excellent. Les soldats ne cachent pas leur désir de taper sur « le chien enragé qui empêche les gens de vivre en paix. » J'ai pu constater que l'on continue à mettre la Waterlinie en état de défense, surtout aux environs d'Utrecht, donc du côté de l'est, où le génie militaire a sacrifié les plus beaux vergers de pommiers pour y faire des tranchées fortement armées de canons.

Les espions allemands pullulent. On vient d'en arrêter une demi-douzaine aux environs de Tilbourg.

Les postes de T. S. F. allemands sont nombreux dans les ports de mer hollandais. On en a découvert à Flessingue, à bord d'un navire allemand réfugié dans ce port et où logeait le consul général d'Allemagne lui-même.

L'incursion des Comitadjis EN SERBIE

Découverte de documents

Nich, 10 Avril.

En fouillant les comitadjis tombés lors de leur incursion en Serbie et de leur attaque contre la voie ferrée, on a trouvé les documents et objets suivants :

1° Un livret militaire autrichien, délivré par le bureau impérial autrichien du landsturm, numéro 24, à Vienne. Ce livret militaire est établi au nom d'Ignace Kybiska, du 99e régiment autrichien, né à Mezza (Autriche-Hongrie). Sur ce même comitadji, Kybiska, ont été trouvés d'autres documents et certificats lui appartenant, indiquant qu'il a servi à Vienne.

2° Un certificat de la commission de colonisation de Stroumitza, numéro 1022, en date du 20 janvier de cette année, trouvé sur le cadavre du comitadji Riva Ali, ainsi qu'un certificat du médecin départemental de Stroumitza, délivré à la même personne, à Stroumitza, le 20 janvier de cette année, sous le numéro 1912.

3° Une carte postale bulgare, adressée de Sofia au comitadji tué, avec la mention Stroumitza.

4° Un certificat pour la circulation gratuite sur les chemins de fer de l'Etat bulgare, délivré au comitadji Riza Ivanoff, par le préfet de Stroumitza, le 7 octobre de l'année dernière (confidentiel, numéro 602). Sur ce certificat est apposée la signature du préfet du département, Nikoloff.

5° Un acte du bureau militaire des territoriaux d'Andrinople et de Macédoine, numéro 770, du 30 octobre de l'année dernière, recommandant Riza Ivanoff et Delio Petroff, du village de Toussima (territoire grec) aux autorités de Sofia, comme étant de bons Bulgares. Cet acte porte la signature du chef de bureau, Iconomoff.

6° Du pain de soldat bulgare, tel qu'il se prépare à Stroumitza pour l'armée et qu'on ne trouve pas dans toute la région à travers laquelle les comitadjis ont passé.

7° Des bombes, des armes et des munitions qui sont employées dans les armées bulgares et turques.

8° Des balles dum-dum.

D'après les dépositions faites jusqu'à présent, cette incursion a bien été préparée sur le territoire bugare.

En passant la frontière, les comitadjis se sont dirigés vers le blockhaus de Tchepli et, par les clairières, sont descendus dans la vallée tuant ou dispersant les soldats qui se défendaient. Les comitadjis étaient payés un franc cinquante par jour et ceux qui n'avaient pas de vêtements en recevaient. La colonne qui attaqua la gare de Stroumitza avait une mitrailleuse, ce qui semble bien indiquer que l'attaque fut dirigée par des personnes connaissant l'art de la guerre.

Les officiers serbes blessés sont unanimes à dire qu'au moins trois mille comitadjis bulgares et turcs, avec dans ce nombre des Autrichiens, ont ainsi franchi la frontière. Il s'agissait apparemment de détruire les ponts et les ouvrages de chemins de fer et d'emmener en Bulgarie le plus grand nombre d'habitants serbes. — (*Havas.*)

En Alsace-Lorraine

Bâle, 11 Avril.

De nouvelles tempêtes de neige ont sévi jeudi et vendredi. Dans les Vosges, il y a plus de cinquante centimètres de neige fraîche sur les hauteurs et dans les vallées.

Les inondations continuent leurs dévastations. L'Ill et la Largue sont en crue nouvelle, et les vieillards ne se souviennent pas d'avoir vu la Doller si haute. Sentheim, en aval de Massevaux, est depuis deux jours sous un mètre d'eau. Le couvent d'Œlenberg, entouré par les flots, est coupé de toute communication. Près de Reiningen, les champs sont couverts de limon et de pierres. Dans le bassin de la Thur et de la Lauche, qui sont en baisse, les chemins sont défoncés, ravinés, et les passerelles emportées rendent impossible toute opération militaire.

Malgré le vent violent, des aéroplanes sortent. Jeudi soir, treize avions français ont bombardé la gare d'Habsheim et les hangars en réparation. Poursuivis par une escadrille de quatre taubes, ils ont lancé, en se retirant, trois bombes sur le moulin de Dietwiller. — (*Le Temps*).

LA CRUE DE LA SEINE

Par suite de la crue de la Seine, le service des bateaux parisiens a été suspendu hier soir à 6 heures.

La cote, au Pont-Neuf, a mesuré, hier, 3 m. 50.

En Bukovine

Le succès des Russes dans les Carpathes, leur pénétration en Hongrie, leur menace d'arriver ainsi au Sud de la Bukovine et d'y couper la retraite des Austro-Allemands qui tiennent encore dans la région de Stanislau et de Czernowitz, les batailles qui, selon les dernières nouvelles reçues, se préparent sur cette partie de l'immense front russe, tous ces faits rappellent l'attention sur la Bukovine.

On a dit que la Bukovine, comme la Galicie, n'appartenait à l'Autriche qu'en violation de la géographie. Bientôt, sans doute, elle ne lui appartiendra plus.

C'est un pays très particulier dont nos amis les Roumains convoitent au moins une partie — ils ont là des frères de race qui forment plus d'un tiers de la population ; — il y a là, selon l'expression de M. Louis Léger, l'éminent professeur au Collège de France, « une véritable mosaïque de nations ».

En dehors des Roumains, le fond de la population est formé par des Ruthènes.



Mais on trouve encore, sur cette terre bigarrée, des Polonais, des Bulgares, des Slovaques, des Allemands, des Hongrois, des Tchèques, des Juifs et même des Arméniens.

Les Ruthènes vivent surtout au Nord et à l'Ouest, les Roumains au Sud, à proximité des frontières de leur patrie.

Bien que l'administration et les tribunaux ne fonctionnent qu'en langue allemande, bien que l'Autriche ait beaucoup fait pour propager le germanisme dans la Bukovine, les différentes nationalités qui s'y mêlent gardent leurs caractères propres.

Elles se partagent un territoire de 10.452 kilomètres carrés, et comme il n'y a guère que 600.000 habitants, c'est une population peu dense qui s'est fixée sur un sol où d'immenses forêts — Bukovine, dans le parler slave, veut dire le « pays des hêtres » — couvrent presque toute la partie montagneuse des Carpathes orientales. « Autour du massif que domine la Tcharna-Gora ou Montagne noire, écrit Elisée Reclus, près des frontières communes de la Hongrie, de la Transylvanie et de la Bukovine, on peut marcher pendant des centaines de kilomètres en restant constamment sous bois. » C'est assez dire les difficultés qu'y présente une guerre pendant la mauvaise saison.

La principale industrie de la Bukovine est l'agriculture, bien qu'elle n'exploite que 28 0/0 de cette province, le reste étant occupé par les forêts et aussi par les prairies. Malgré les rigueurs d'un climat sec et froid en hiver, brûlant en été, les cultures de seigle, de betteraves, de pommes de terre sont d'assez bon rapport.

Son sol, qui porte des cimes de plus de 1.500 mètres, va graduellement en s'abaissant de l'ouest à l'est. Ses cours d'eau affluent tous dans le bassin de la mer Noire. L'Est est partagé entre les hautes vallées du Dniester, du Pruth et de la Sereth.

Neuf districts divisent la province, avec Czernowitz, pour capitale. C'est une ville de près de 55.000 habitants, sur le Pruth, siège d'un tribunal supérieur, d'une université où l'on enseigne en langue allemande. Stanislau, la seconde ville en importance, a 37.000 habitants.

Telle est, dans ses grandes lignes, cette terre qui touche à la Roumanie frémissante, et qui va supporter le choc formidable des armées russes victorieuses contre les Autrichiens qui tenteront peut-être la résistance du désespoir.

UN MONUMENT qui a peu de chances de durée

La *Frankfurter Zeitung* rapporte qu'un monument à la gloire de Bismarck vient d'être inauguré sur le sol français par plusieurs officiers supérieurs.

Le journal francfortois ne dit pas sur quel point du sol français. Il ne nous fait pas connaître davantage en quoi consiste ce monument. Colonne ? Statue ? En pierre ? en fer ?

Un bonhomme de neige tout simplement, peut être.

En tout cas, le soleil de ce printemps ne tardera pas à le faire fondre.

LA FONTE DES NEIGES DANS LE TRENTIN

Rome, 11 Avril.

Le *Messaggero* reçoit de Trente :

« En prévision d'un long siège, les autorités militaires amassent de grandes quantités de vivres.

» Les officiers autrichiens répandent le bruit qu'en cas de guerre avec l'Italie, le landsturm allemand accourrait pour assurer la défense du Trentin.

» La neige, qui était tombée très abondamment pendant l'hiver, disparaît avec une rapidité exceptionnelle. Les plateaux et les cols sont déjà presque complètement débarrassés. Cela fait espérer une plus prompte ouverture des hostilités de la part de l'Italie. » (*Information*).

POIGNARDE

Dans la soirée d'hier, M. Arthur Debavey, âgé de 41 ans, mécanicien, demeurant, 4, rue de Poitou, a été trouvé gisant inanimé, dans le couloir de l'immeuble, 52, rue Petit.

Il a déclaré aux gardiens de la paix que des individus, qu'il avait rencontrés parlant l'après-midi, dans un restaurant du quartier, l'avaient frappé de plusieurs coups de couteau.

Il a été transporté à l'hôpital Saint-Louis.

Un Allemand a volé les bijoux du Kaiser

Rome, 11 Avril.

Le kaiser visitait, à chacun de ses déplacements en Italie, la comtesse Morosini et il lui avait même offert de nombreux cadeaux. On annonce que les bijoux impériaux viennent d'être volés ; parmi eux se trouvait notamment un diamant évalué 60.000 lire.

L'auteur du vol serait un Allemand qui a disparu aussitôt après.

NOUVELLES DES PRISONNIERS

Hazebrouck, 11 Avril.

Dans une lettre adressée par un soldat français revenu d'Allemagne avec un convoi de grands blessés, à l'abbé Lemire, député du Nord et maire d'Hazebrouck, ce soldat fait savoir que les prisonniers internés à Munster sont en bonne santé et pleins de courage.

Achetez TIMBRE CROIX-ROUGE 15c
10c. affranchissement, 5 c. pour les blessés.

L'hommage espagnol au général Joffre

Madrid, 11 Avril.

La commision d'organisation de la manifestation en l'honneur du général Joffre s'est réunie à la Chambre. MM. Nougès et Aytso, députés, étaient présents.

Les signatures recueillies atteignent le nombre de 47.000, elles seront reliées avec une dédicace de M. Pérez Galdos.

La commission organise des trains à prix réduits pour les personnes qui désireront accompagner la délégation chargée d'aller porter l'hommage des Espagnols à Rivesaltes.

La Ration du Soldat

Au moment où toutes les pensées tendent vers l'amélioration de la vie de nos soldats sur le front, la Maison *Nestlé*, de Vevey (Suisse), réputée pour sa Farine Lactée et son Lait Condensé, vient de créer un nouveau boîtage composé de



trois rations de lait condensé contenues dans un cartonnage spécial qui permet d'envoyer à nos braves soldats, sur le front ou ailleurs, ce précieux et réconfortant aliment avec toutes garanties de pureté et de facilité d'emploi.

Prix de l'étui renfermant trois rations : 85 cent.

POUR LE GROS : Maison Henri NESTLÉ, 16, Rue du Parc-Royal, Paris.

LA MODE ET L'HYGIÈNE

En mars et avril, comme tous les ans, d'ailleurs, on a constaté une recrudescence d'affections pulmonaires. Le printemps a des traîtrises dont on ne se défia pas assez. On se découvre trop tôt, ou bien, trop couvert, on transpire et l'on se refroidit.

Lorsqu'on est quitte d'une imprudence avec un rhume de cerveau, on n'a pas le droit de se plaindre. Certains prétendent même que le coryza est une « visite d'ange !... Je trouve l'appréciation plus poétique que la réalité. Toutefois je reconnais qu'une courte sécrétion des muqueuses nasales, quand elle n'a pas de suites, peut produire un dérivatif favorable en cas d'inflammation des yeux ou de la bouche, par exemple. C'est pourquoi, s'il est permis d'empêcher le rhume de se déclarer, je crois assez dangereux de le couper, une fois qu'il est en train. Lui laisser suivre son cours normal, respecter la nature, voilà ce qu'il y a de mieux à faire.

Autre chose est la grippe, ou les affections des bronches, des poumons, amenant de la toux, de la fièvre, et un affaiblissement qui souvent persiste. C'est sur le « mauvais rhume » que se greffent les maladies chroniques dont la plus inquiétante est la tuberculose. Celle-ci germe et prospère dans les organismes prédisposés à la faire éclore où le microbe trouve un terrain propice à son développement.

Le docteur doit être appelé, surtout s'il existe des points douloureux dans le torse. Presque toujours, après l'auscultation, il prescrit les cataplasmes fortement sinapisés, ou mieux encore des ventouses, dont l'effet est plus sûr.

A cette médication, il ajoute en général la Solution Pautauberge, que, d'après l'opinion des sommités scientifiques, j'ai déjà signalée plusieurs fois. Composée de créosote de hêtre, associée au chlorhydrophosphate de chaux, elle calme la toux, facilite l'expectoration, reconstitue l'organisme, excite l'appétit, relève les forces et s'oppose à l'entrée du bacille de la tuberculose dans les poumons. La Solution Pautauberge se vend 3 fr. 50 dans toutes les pharmacies.

A propos des maladies des voies respiratoires, je répéterai cette recommandation de la plus haute importance : l'élimination triple, par le rein, l'intestin et la peau, hâte toute guérison, puisqu'elle aide à la désintoxication de l'individu. Donc, non seulement il ne faut pas la négliger, mais il convient d'y apporter une attention toute particulière. Si par hasard le docteur n'y pensait pas, ne pas craindre de le lui rappeler discrètement.

Cousine Jeanne.

BOITE AUX LETTRES

GEORGETTE R : Je me suis renseignée... C'est un petit « truc » pas bien terrible, mais tout de même une petite exploitation.

CÉCILE N : On fait bien le mariage par procuration !... Je crois qu'on peut être parrain et marraine en se faisant représenter... Demandez au premier ecclésiastique venu. — Ondoyer l'enfant en attendant.

CAMPAGNARD : Poudre de pyrèthre et lavage au savon noir. — On baigne les chats tout comme les chiens.

RAOUL 12 : Certaines questions d'étiquette sont discutables : celle que vous me soumettez peut être envisagée selon des points de vue différents. Je développerai les diverses raisons un jour ou l'autre. Faites comme vous l'entendez, car les deux manières sont défendables.

ÉCRASÉ PAR UN TRAIN

Hier soir, un jeune garçon de 14 à 15 ans, dont l'identité n'a pu être établie, a été écrasé par le train de Nogent, sous le tunnel de Vincennes.

Le corps était complètement déchiqueté.

De l'enquête ouverte par le commissaire de Vincennes, il résulte que la victime a dû tomber du train.

Le corps a été transporté à la Morgue.

Les patriotiques "trahisons"

Ce n'est pas un fait isolé, cette arrestation à Bruxelles de la comtesse d'Ursel, accusée d'avoir aidé des jeunes gens d'âge militaire à rejoindre notre armée à travers les lignes ennemies. Aux dernières nouvelles, une foule de nos concitoyens laïques et ecclésiastiques, s'étaient vu mettre la main au collet sous le même prétexte, et notamment M. Corbisier, chef des boy-scouts, et l'abbé Cuylits, qu'on a condamnés à 18 mois de prison ; le père Van Bambeke, directeur de l'école des Arts et Métiers de Cureghem (2 ans de prison), etc... Il y mieux : le gouverneur général von Bissing vient de faire afficher, dans toutes les villes occupées, une prescription rendant la circulation de plus en plus difficile dans les provinces d'Anvers et de Limbourg, et les arrondissements de Verviers et de Tournai « parce que, dit-il, mon devoir m'oblige à empêcher les Belges d'âge militaire à quitter le pays pour aller s'enrôler dans les armées *ennemies* (!) avec l'aide d'une population qui favorise leur fuite. » Que déduire de tout cela sinon que le nombre est considérable de nos jeunes compatriotes qui, bloqués par l'occupation, osent tout, vont à travers tout, pour offrir leur vie à leur pays !... Voilà un réjouissant spectacle dont enragent les Cerbères casqués, et dont ils formulent eux-mêmes le candide aveu, en multipliant les obstacles semés sur la route de nos volontaires et en punissant avec tant de rigueur toute patriotique connivence à cet élan vers le drapeau.

Un phénomène non moins significatif, c'est l'esprit dans lequel le Teuton sévit contre ces dévouements des nôtres à leur patrie. De même qu'il renverse toutes les notions ordinaires de l'humanité, il n'est pas un mot qu'il n'emploie à contre-sens de son acception normale. L'impayable von Bissing flétrit avec autant de mélancolie que d'indignation les citoyens et citoyennes soupçonnés d'aider notre jeunesse à aller combattre pour notre libération ; il décerne un brevet « de loyauté » à tout Belge qui respectera l'interdiction de prêter main-forte au roi Albert. Moralité : Le jour où l'Allemagne sera envahie à son tour, l'Allemand qui ne se soumettra pas aux décrets des envahisseurs sera plus qu'un imprudent, il pourra être taxé de déloyauté et de trahison et sévèrement puni. A bon entendeur salut.

Gérard Harry.

COURRIER BELGE

Manifestations de la Kultur. — On assure que l'autorité allemande a dû fermer le Palace-Hôtel de Bruxelles, théâtre d'orgies quotidiennes pour les officiers de la garnison et de rixes et « entreueries » constatées entre officiers prussiens et bavarois, hanovriens et saxons, (la dernière de ces querelles de frères ennemis aurait fait sept victimes : sept morts).

La fabrique de faux. — Le journal allemand *Rheinisch Westfälische Zeitung* a publié une prétendue entrevue avec M. Coenraets, vice-recteur de l'Université de Louvain, et prêté à celui-ci l'aveu que les civils de Louvain auraient tiré sur les troupes allemandes et justifié par là leurs terribles représailles. M. Coenraets répond qu'il n'a jamais fait le moindre récit au journal en question, qu'il n'a jamais reçu un quelconque de ses reporters, *qu'il n'a jamais eu connaissance d'un seul coup de fusil tiré par un seul civil de Louvain.*

Ma note d'hier sur les reliques d'art de la rive gauche de l'Yser devait être précédée des lignes suivantes :

Un officier de cavalerie m'écrit : à quelque vingt mètres de l'église de Loo est tombé un obus qui a creusé un énorme entonnoir et brisé, par le déplacement de l'air, les vitraux de l'église. Pourquoi ne sauve-t-on pas, à temps, ce qui reste de beau en cette ancienne église abbatiale, notamment deux rétables et des fonts baptismaux en chêne sculptures, quelques tableaux avec armoiries, dont un orné du collier de la Toison d'Or, et au couvent de Loo les tableaux illustrant la vie de saint Antoine ?

Pour l'après-guerre. — Un organe mensuel de guerre économique s'intitulant la *Anglo-Belgian Nade Review* (La Revue commerciale anglo-belge) va se constituer à Londres pour l'échange des produits belges et anglais, à l'exclusion de tout produit de fabrication allemande ou autrichienne, c'est-à-dire avec le même programme que la nouvelle Chambre de commerce créée en Suisse. La création d'un organe spécial du commerce franco-belge et austro-allemand suivra, il faut l'espérer, à bref délai. — C. H.

GOMENOL

Pieds écorchés

Mettre une ou deux gouttes sur le mal et attendre que le Gomenol *se résorbe, puis avant de se rechausser, en répandre quelques gouttes sur le linge ou l'étoffe là où il y aura contact avec le mal.*

Le tube de 5cc.. 0 fr. 50 ; 25cc., 1 fr. 75 ; 50 cc.. 2 fr. 75. Dans toutes les pharmacies.

Courrier des Théâtres

Ce soir :

Vaudeville, à 8 h. 1/2, *les Surprises du Divorce.*

Renaissance, à 8 h. 1/2, *Mam'zelle Boy-Scout.*

Grand-Guignol, à 8 h. 3/4, *Renseignements, la Porte close, le Chauffeur.*

La Comédie-Française donnera jeudi, en matinée, à 1 h. 1/2, *Zaïre*, intermède (œuvres de Montesquieu, Jean-Jacques Rousseau, Florian), *le Jeu de l'Amour et du Hasard.* Samedi, en soirée, à 7 h. 3/4, *l'Ami Fritz, les Fiançailles de l'Ami Fritz.* Dimanche, en matinée, à 1 h. 1/2, *Patrie ;* en soirée, à 8 h., *Fais ce que dois, le Monde où l'on s'ennuie.*

La matinée de bienfaisance au profit des œuvres de guerre a été remise au samedi 24 avril.

L'Odéon reprendra prochainement *Henri III et sa cour*, d'Alexandre Dumas.

La foule qui, à chaque représentation, se presse à la Gaîté-Lyrique, est la preuve certaine que la direction de ce théâtre a été bien inspirée en passant en revue tous les grands succès de l'opérette française ; c'est ainsi qu'après *les Mousquetaires au Couvent, le Grand Mogol, les Cloches de Corneville, Miss Helyett*, elle donnera, à partir de jeudi, en matinée et soirée, cinq représentations de *Rip*, une des œuvres les plus charmantes de Robert Planquette, qui retrouvera, à n'en pas douter, son légendaire succès.

Au théâtre Antoine, jeudi prochain, en matinée (Aide aux blessés), première et unique représentation *d'Une Nuit de Rouget de l'Isle*, pièce en 2 actes, mêlée de chant, de M. Charles Esquier, interprétée par Mlles Marthe Chenal, Paule Andral, MM. Berthaud et Bullier. Intermèdes par MM. Fontaine, Gildès, Lévesque, Tarride, Mlles Yvonne Garrick, Andrée Mégard, Renée Linars, J. Provost, etc. La *Marseillaise* sera chantée par Mlle Marthe Chenal.

La matinée de gala qui sera donnée le samedi 17 avril, au Châtelet, par l'Union nationale des Alliances et Amitiés françaises, au profit des blessés militaires et des réfugiés, comportera deux pièces inédites : *Fragilité*, sketch en vers, en un acte, de MM. Ponroy et Charles Pelrache, musique de M. Emile Bonnamy, joué par Mme Marguerite d'Elty, Mlles Danielle Lory et Madeleine Deval, et les danseuses du corps de ballet de

l'Opéra : *Quelque chose au cœur*, comédie en un acte, de MM. Louis d'Hée et Henri Sébille, interprétée par Mlle Alice Leitner et M. Violet.

Une matinée aura lieu au Trocadéro, jeudi prochain, 15 avril, au profit des amputés et mutilés de la guerre, sous le patronage de M. Sarraut, ministre de l'Instruction publique ; M. Dalimier, sous-secrétaire d'Etat aux Beaux-Arts, et de M. L. Liard, vice-recteur de l'Académie. Le bénéfice de cette belle manifestation, qui est assurée du concours des plus grands artistes et à laquelle Me Henri-Robert prononcera une allocution, sera réparti entre les divers blessés des hôpitaux de la Ville de Paris. Billets à 6, 5, 3, 2, 1 fr., au Trocadéro, chez Durand, éditeur, et A. Dandelot, 83, rue d'Amsterdam.

Les officiers et soldats blessés, soignés ou en convalescence à domicile, qui désireraient assister à la représentation de gala pour les blessés de la guerre, qui aura lieu mercredi 14 avril, à 2 heures, au Trocadéro, peuvent se présenter à l'état-major de la place (Hôtel des Invalides), jusqu'au mardi 13 avril, 3 heures après-midi.

DANS LES ÉTABLISSEMENTS

« **Gaumont-Palace** ». — Aujourd'hui, relâche. — Jeudi prochain, matinée à 2 h. Soirée à 8 h. — **«La Petite Andalouse». — « Le Rêve au clair de lune ». — « Merveilleuses vues en couleurs naturelles ».** — Location 4, rue Forest. — Téléphone Marcadet 16-73.

Ba-Ta-Clan. — La revue *Grignotons-les !* a pris place parmi cette série ininterrompue de succès qui ont valu aux spectacles de cet établissement une renommée universelle. Il faut avoir vu la revue de Ba-Ta-Clan.

La Cigale. — *Halte-là !* la revue de Celval et Charley, doublera ce soir le cap de la centième, record significatif par le temps qui court. *Le Bel Artilleur*, le spirituel vaudeville de Carpentier, triomphe chaque soir avec l'incomparable quatuor de vedettes : Marcelle Yrven, Bordoni, Mary Massart et Monthyl.

AUTOUR DE PARIS

Boulogne-sur-Seine. — Mme Anne Duguin, âgée de trente-cinq ans, demeurant boulevard Raspail, à Paris, tombée dans la Seine, a été ramenée saine et sauve sur la berge par un courageux passant, M. Camille Longfaux.

Colombes. — On transportait avant-hier à l'hôpital Claude-Bernard, une rentière, Mme Marie Désert, âgée de 42 ans, demeurant rue de Bezons, qui succombait peu après. L'enquête ouverte à la suite de son décès a établi que Mme Désert avait succombé à un empoisonnement accidentel par la morphine.

Ivry. — Deux jeunes gens, Emile Chauffour, âgé de quinze ans, demeurant rue Roche, à Ivry-sur-Seine et Ernest Gérard, âgé de treize ans, disparus depuis quelques jours du domicile de leurs parents ont été arrêtés en gare d'Etampes. Gérard, dont le père est parti récemment dans les Dardanelles, avait conçu le projet de l'aller rejoindre. En compagnie d'un petit camarade, il avait entrepris son grand voyage. Ils ont été renvoyés à leurs familles.

Levallois-Perret. — Le Conseil municipal de Levallois-Perret vient de décider que les noms des instituteurs de la commune tués, blessés à l'ennemi ou disparus, seraient gravés dans leur classe sur une plaque de marbre.

— La matinée organisée au profit des enfants des mobilisés dans la salle des fêtes de Levallois-Perret a obtenu, hier, un vif succès.

La Verrière. — Une automobile est entrée en collision, sur la route de Rambouillet, avec une automobile que conduisait M. Eugène Lap, négociant à Bordeaux ; celui-ci a été blessé grièvement à la poitrine et Mme Lap, qui l'accompagnait, a été sérieusement contusionnée.

Montreuil. — Un enfant de cinq ans, Alfred Durand, demeurant chez ses parents, rue Marcellin-Berthelot, est tombé du 1er étage. Relevé grièvement blessé, le pauvre petit a été transporté à l'hôpital Trousseau.

Montrouge. — Mlle Eugénie C., vingt-trois ans, couturière, rue de Fontenay, s'est jetée par la fenêtre du 4e étage ; grièvement blessée elle a été transportée à l'hôpital.

Nanterre. — On a transporté sans connaissance, à l'hôpital de la maison départementale, une ménagère, Mme Louise Baimont, demeurant, 82, boulevard de la République, qui, en voulant allumer son poêle avec du pétrole, avait été atrocement brûlée sur tout le corps.

Nogent-sur-Marne. — Le jeudi, 15 avril, salle de la Gaîté-Nogentaise, aura lieu une matinée artistique et musicale, organisée par les gardes-voies et communications, au profit des orphelins des soldats nogentais morts au champ d'honneur.

Saint-Mandé. — Le maire informe les habitants que, pour assurer l'exécution du testament de Mme veuve Leroux, il sera attribué à une jeune fille méritante de Saint-Mandé, une somme de 335 francs. Cette somme sera remise le 27 avril. Les candidates à ce prix doivent être inscrites avant le 15 avril.

Saint-Ouen. — Un palefrenier, Jean Debout, qui soignait des chevaux dans une remise, avenue des Batignolles, a été atteint à la poitrine, avant-hier soir, par une ruade. Transporté à l'hôpital Bichat, Debout est mort hier.

Versailles. — M. Simon, maire de Versailles, a remis, hier, à l'Hôtel de Ville, les 4 legs Loudieu à Mlles Germaine Hardy, Madeleine Robert, Lucie Courtel et Henriette Renault, puis les legs Lemardelé à Mlles Lucie Brifoteau et Léontine Le Guillou, et enfin le legs Gabrielle Lépine à Mlle Léonie Ménard.

— Le général Penaud, commandant d'armes, vient d'aviser tous les pouvoirs publics que, dorénavant, les affaires d'espionnage relèveront de la seule autorité militaire qui disposse actuellement de tous les moyens d'enquête. Les personnes, civils ou militaires, qui posséderaient des renseignements sur des suspects ou sur des actes d'espionnage, devront aviser aussitôt la place de Versailles, sans se livrer à des enquêtes préalables.

Le Petit Journal dans les départements

SENLIS. — A Crépy-en-Valois, une automobile militaire conduite par le brigadier du 19e escadron du train, Maurice Mézière, âgé de 35 ans, a renversé à la porte de Paris, un enfant, André Fries, âgé de 6 ans, qui a été relevé grièvement blessé et conduit à l'hôpital Saint-Michel.

Notes sur la Philatélie



Timbre de 1849



Timbre à la Semeuse

Voici, en quelques mots, l'historique de la création des timbres-poste en France :

La réforme postale anglaise de 1840, qui unifia à 1 penny (10 centimes) la taxe des lettres pour l'intérieur du royaume, eut un grand retentissement en France où, sous Louis-Philippe, le port d'une lettre, du poids de 7 grammes 1/2, était de 20 centimes pour un rayon de moins de 40 kilomètres et de 0.70 pour une distance de 350 kilomètres.

Ce ne fut pourtant que huit ans après que, sur la proposition de M. Etienne Arago, directeur de l'Administration générale des Postes, la France se décida à suivre, timidement d'abord, l'exemple de l'Angleterre. Voici les principales dispositions du décret qui fut adopté par l'Assemblée Nationale, dans sa séance du 24 août 1848 :

Article premier. — A dater du 1er janvier 1849, toute lettre du poids de 7 grammes 1/2 et au-dessous, circulant à l'intérieur, de bureau à bureau, sera taxée à 20 centimes.

Art. II. — Les lettres dont le poids excèdera 7 grammes 1/2 et qui ne pèseront pas plus de 15 grammes seront taxées à 40 centimes.

Art. III. — Les lettres et paquets de papiers d'un poids excédant 15 grammes et n'excédant pas 100 grammes seront taxés à 1 franc.

.....

Art. V. — L'administration des Postes est autorisée à faire vendre au prix de 20 centimes, 40 centimes et 1 franc, des timbres ou cachets dont l'apposition sur une lettre suffira pour en opérer l'affranchissement.

Dès que la loi fut promulguée, l'Administration des Postes s'occupa de faire fabriquer les timbres-poste prévus par l'art. V du décret ci-dessus.

Il fut décidé que ces timbres seraient tirés d'après le type présenté par M. Barre père, graveur général des Monnaies, qui représentait une effigie de la Liberté, sous les traits de la déesse Cérès, avec le front ceint d'épis de blé, de vigne et de lauriers.

Mais avant l'adoption du type Cérès sur papier ordinaire, il fut procédé à de nombreux essais et tâtonnements, l'Administration étant, à ce début, hantée par la crainte des falsifications.

Dans un prochain article, nous décrirons ces essais en nous reportant au compte rendu de l'exposition du timbre-poste français de 1907.

Cette exposition avait été organisée par le signataire de ces notes avec l'aide de MM. Ch. Lemaire et Bernichon, les experts bien connus, sous les auspices du ministère des Postes et Télégraphes.

A. B. de L.

ÉPHÉMÉRIDES DE LA GUERRE

LE 1er AVRIL

Des tranchées ennemies sont détruites près de Dompierre ; une attaque est arrêtée à Bagatelle ; nous occupons Fey-en-Haye (Woëvre). Les Russes progressent dans la région d'Ujok et font de nombreux prisonniers, le drapeau du 22e honved est enlevé. L'Allemagne fête le centenaire de Bismarck. L'état de siège est proclamé en Cochinchine et au Tonkin. La barque norvégienne « Hookvan Holland » est coulée par le « U-20 » ; le steamer anglais « Seven Seas » est torpillé. M. de Giers, est nommé ambassadeur de Russie à Rome. Le général Pau arrive à Athènes. La chambre approuve M. Millerand, au sujet de la classe 1917.

LE 2 AVRIL

Deux sous-marins d'Anvers descendent l'Escaut vers la mer du Nord. Nous remportons des avantages dans la guerre de mine dans la région de la Somme. Une escadrille alliée bombarde les baraquements et la gare de Vigneulles. Un taube est abattu vers Soissons. Un taube jette des bombes sur Gérardmer. Nos aviateurs survolent Meilheim et Neuenburg. Le général Joffre se rend au quartier général belge. Combat acharné de cavalerie vers Suwalki, les Allemands sont mis en fuite. Gros succès vers Bartfeld pour les Russes qui font de nombreux prisonniers. Une attaque autrichienne est repoussée à Zaleszikow. Un incident se produit à la frontière serbo-bulgare. Une bombe est trouvée dans le jardin de la Légation de Grèce à Sofia. Les Allemands se plaignent de la façon dont les équipages de leurs sous-marins prisonniers sont traités en Angleterre. Le terre-neuvier « Pâquerette », le vapeur anglais « Lockwood », sont torpillés. Trois chalutiers anglais sont coulés par l' « U-10 », ainsi qu'un trois-mâts norvégien. Le vapeur hollandais « Schieland » saute. La croix de guerre est définitivement créée par le Parlement. La Chambre française s'ajourne au 29 avril. On commence à Paris des expériences d'extinction d'éclairage.

LE 3 AVRIL

Nous continuons de progresser à Dompierre. Une attaque allemande est arrêtée près de Lassigny, et deux attaques dans la région de Burnhaupt-le-Haut repoussées. Saint-Dié est bombardé par un taube. Pégoud descend un aviatik en Champagne. Le combat continue acharné au nord de Bartfeld. Le « Gœben » et le « Breslau » sont canonnés par la flotte russe dans la mer Noire. M. Tittoni, ambassadeur de France, fait des visites diplomatiques à Rome. Le Sénat vote la loi sur la classe 1917 et s'ajourne au 22 avril.

LE 4 AVRIL

Nous progressons encore en Woëvre, nous enlevons le village de Regnièville. Les Russes avancent encore à l'Ouest du Niémen, et au Nord de Bartfeld ils font de nouveaux prisonniers, ainsi que vers Oujok ; ils prennent la gare de Tsisna. Les Autrichiens sont battus à Okna (Bukovine). Les Alliés bombardent les forts des Dardanelles. Le croiseur turc « Medjidieh » est coulé dans la mer Noire. M. Radoslavoff répond aux réclamations serbes. Le général Pau quitte Athènes.

Surprise désagréable !...



Mon pauvre homme !

Vous pouvez remporter toute votre marchandise, car depuis que nous avons les "Lithinés du Docteur Gustin", papa et maman ne veulent plus entendre parler de bouteilles d'eaux minérales, et ils ont bien raison puisque chacun de ces petits paquets remplace une de vos bouteilles !



Les Lithinés du Docteur Gustin permettent de composer soi-même instantanément une eau minérale légèrement gazeuse, alcaline et lithinée, délicieuse à boire, même pure, qui se mélange à toutes les boissons et principalement au vin auquel elle donne un goût exquis.

La boîte de 12 paquets fait 12 litres d'eau minérale pour Un franc

LA PETITE POSTE

Nous rappelons à nos lecteurs que nous ne répondons plus par la voie du journal aux questions adressées à notre bureau de la *Petite Poste*.

C'est donc exclusivement par lettres personnelles que ce service continue de fournir ses renseignements ou le conseil demandé, soit en matière de *droit courant usuel*, soit en ce qui concerne la loi sur le *Recrutement de l'Armée*.

SAGE-FEMME (rue Cl.-Bern. et Dim. ou écr., Seine, env. 31, Avenue Rapp, 31, 2e à Gauche. (Ch.-Mare, Ecole Milit.) Prix modérés.

AVIS ET COMMUNICATIONS

L'Agence des prisonniers de guerre de la Croix-Rouge française, dont les deux sections : Renseignements et Secours ont déjà rendu tant de services, augmentent chaque jour son rayon d'action. Il dépend de ses bienfaiteurs — car elle n'a d'autres ressources que la générosité du public — qu'elle puisse améliorer le sort d'un plus grand nombre encore de nos malheureux soldats. Ses bureaux sont situés 63, avenue des Champs-Elysées.

L'Amicale d'instituteurs du Pas-de-Calais, dont M. Ledoux, instituteur de Saint-Laurent-Bangy est le président, et qui a déjà organisé un premier convoi de 40 enfants sur Perpignan, où ils ont été admirablement reçus dans les familles, fait appel à toutes les bonnes volontés pour recueillir d'autres petits réfugiés.

RENSEIGNEMENTS UTILES

CHEMIN DE FER DU NORD

Le chemin de fer du Nord annonce qu'à partir du 15 avril, le train-poste 521 partant de Paris, à 8 h. 35 pour Amiens, Abbeville, Boulogne et Calais, aura son horaire retardé de 50 minutes ; le départ de Paris sera par suite fixé à 9 h. 25.

En outre, le train-poste n° 501 du service Paris-Nord-Londres partira de Paris à 9 h. 50 au lieu de 9 h. 45.

VIN Pur 47 et 53 fr. la p. Sup. 68 fr. Extra 75 fr. Coll. dist. BEAUCHAMP, 96, Bd Diderot, Paris. Adopté futs vides.

UNE PANIQUE CHEZ LES BOCHES

PAGES DE GLOIRE *a pu, par un hasard heureux, se procurer le croquis pris par un témoin du bombardement de la poudrerie de Rothweil. Cette scène unique en son genre est rendue d'une façon poignante.*

Les bombes tombant de l'aéroplane mettent le feu à la poudrerie et on s'explique l'affolement qu'a dû éprouver la population à la vue des flammes qui atteignirent 300 mètres de hauteur et au bruit formidable provoqué par les détonations provoquées par les explosions.

La semaine prochaine, numéro sensationnel de ***PAGES DE GLOIRE,*** *qui publiera le journal vécu d'un officier français chargé d'une mission périlleuse dont il ne s'acquitta qu'au prix de mille dangers.*

"PAGES DE GLOIRE"

en vente partout 0.15 centimes

ONGUENT FOSTER guérison certaine et permanente : hémorroïdes, eczéma, herpès, dartres démangeaisons, acné, urticaire, gourme, éruptions, boutons, engelures, crevasses, etc.

Toutes pharmac., 3 fr. 50 ou franco H. Binac, phien 25, r. St-Ferdinand, Paris. Ech. 0 fr. 25 fco

HERNIE

La hernie disparaît par l'emploi de l'appareil du spécialiste M. Glaser. Cabinet de 8 à 11 h. et de 2 à 6 h. du soir. (Dimanche, le matin seulement.) Boulevard Sébastopol, 63, Paris. Brochure franco sur demande.



DEMANDEZ **LA TOURISTE** Molletière Spirale

La Seule EN **TROIS COURBES** supprimant tout glissement.

Marque Or, drap 1re qualité. Marque Rouge, drap 2e qualité.

VENTE en GROS : *LA TOURISTE, 81, Boul. Voltaire, Paris. En vente dans les Gds Magasins, Bonnes Maisons de Chaussures, Nouveautés, Sports, etc.*

LA CAPITALISATION

Société anonyme (fondée en 1888)

ENTREPRISE PRIVÉE, ASSUJETTIE AU CONTROLE DE L'ÉTAT

Capital social : 5 millions. Réserves : 45 millions

Capitaux payés : 15 millions.

3, Rue Louis-le-Grand, 3 — PARIS

Depuis le début des hostilités, **La Capitalisation** n'a pas un seul jour interrompu ses opérations, ses *tirages*, publiés chaque mois par le *Petit Journal*, ont eu lieu régulièrement et la Société n'a pas cessé d'effectuer des paiements.

Sans vouloir profiter du moratorium, **La Capitalisation** verse le montant intégral des *remboursements* et *rachats*. Des *prêts* sur Bons d'épargne peuvent être consentis au taux d'intérêt de 3,50 % jusqu'à 300 francs et de 5 % au-dessus.

Les porteurs de Bons sont invités, dans leur intérêt et pour bénéficier des tirages, à faire des versements d'une façon régulière. En cas de mobilisation des correspondants locaux, s'adresser au siège social, à Paris.

Les remboursements de Bons d'épargne à échéance ou à la suite de tirages se sont élevés, pour 1914, à 1.392.000 francs, en outre de 321.000 francs distribués aux Bons comme participation aux bénéfices ; total : 1.713.000 francs.

Envoi gratuit de notices et renseignements pour la constitution d'un capital avec les Bons d'épargne : versements depuis 1 franc par mois (prochain tirage : 1er mai).

EPILEPSIE, MALADIES NERVEUSES

Soulagement progressif jusqu'à guérison.

50 ANS DE SUCCÈS

SOLUTION LAROYENNE

Pharmacie DUREL, 7, Boul. Denain, Paris.

CHICORÉE NORD Semoule surchoix, 180 fr. Granulée extra, 200 f. 100k. Paquets 250 gr. 15 fr. 100 gr. 25 fr. en plus. Envoi c. rembour. Pochettes, 4-4 le mille. 45 fr. MARTIN, 59, RUE Montmartre, Paris

VIN PUR JUS DE BONNE NATURE, FRANCO CHEVASSU, S.R. MICHEL-CHARLES, MÉTRO-LYON 65f

RENSEIGNEMENTS COMMERCIAUX

FRUITS ET PRIMEURS

On cote aux 100 kilos :

Châtaignes, 20 à 30 fr. — **Dattes**, 100 à 120 fr. — **Figues** sèches d'Algérie, 45 à 55 fr. ; dito d'Italie, 70 à 76 fr. — **Mandarines** d'Algérie, 40 à 52 fr. — **Marrons** d'Italie, 50 à 62 fr. ; dito Français, 30 à 60 fr. — **Noix** sèches, 90 à 110 fr. — **Oranges** d'Espagne, 32 à 36 fr. ; dito d'Algérie, 30 à 45 fr. — **Pêches** sèches, de Californie, 250 fr. — **Poires** sèches de Californie, 250 fr. ; dito de choix, 80 à 140 fr. ; dito communes, 30 à 60 fr. — **Abricots** secs de Californie, 120 fr.

On cote à la pièce :

Ananas, 1 fr. 50 à 5 fr. — **Pêches** du Cap, 0 fr. 70 à 1 fr. — **Poires** de choix, 0 fr. 50 à 1 fr. ; dito du Cap, 0 fr. 50 à 0 fr. 75. — **Pommes**, 0 fr. 30 à 0 fr. 75.

On cote au kilogramme :

Pruneaux, 0 fr. 35 à 2 fr. — **Raisins** de serre, noir 1 fr. 50 à 5 fr. ; dito Thomery blanc, 4 à 7 fr. ; dito Malaga, 1 fr. 65 à 1 fr. 70.

LÉGUMES

Pommes de terre les 100 kilos, nouvelles d'Algérie, 40 à 58 fr. ; dito d'Espagne, 15 à 20 fr. ; dito jaune commune (ronde), 11 à 13 fr. ; dito saucisse rouge, 13 à 14 fr. ; dito Hollande commune, 14 à 18 fr.

LA TEMPÉRATURE

Le temps a été nuageux hier à Paris, avec des éclaircies de soleil. Dans la soirée, le ciel était étoilé.

Aujourd'hui lundi 12 avril, 102e jour de l'année, 29e jour de la lune.

Soleil. — Lever, 5 h. 10 ; coucher, 6 h. 35.

Lune. — Lever, 4 h. 12 ; coucher, 4 h. 47.

VARIATIONS ATMOSPHÉRIQUES

Baromètre		Thermomètre	
3 h. MATIN...	765 m/m	3 h. MATIN.	6° au-dessus
6 h. —	765 —	6 h. —	5° —
9 h. —	765 —	9 h. —	8° —
MIDI.....	765 —	MIDI.....	12° —
3 h. SOIR....	765 —	3 h. SOIR..	13° —
6 h. —	765 —	6 h. —	11° —
9 h. —	765 —	9 h. —	11° —
MINUIT.....	765 —	MINUIT.....	10° —

MATHIEU (de la Seine).

LES MANUSCRITS NE SONT PAS RENDUS

LE GÉRANT : G. LASSEUR

IMPRIMERIE du **Petit Journal** (VOLUMARD, imp.).

Imprimé sur machines MARINONI

Papiers des Papeteries Darblay

FEUILLETON du **Petit Journal** du 12 Avril 1915

—40— (*)

L'HOMME aux yeux d'émeraude

DEUXIÈME PARTIE

IX (*suite*)

Il n'y a pas de fantômes

Mon reportage, plus nourri que ceux de mes camarades et où j'avais l'air d'en savoir plus que je n'en disais, avait été fort remarqué à cette époque.

Et je pensais que mon nom ferait paraître plus sérieuses mes révélations.

Je ne me trompais pas.

Mon article fit un effet énorme, fut reproduit dans tous les journaux du soir avec force commentaires et me valut une visite pour le moins inattendue.

Je m'étais enfermé dans les bureaux du *Grand Journal*, dans la pièce qui m'avait été réservée, rêvant à un autre article à faire pour le lendemain, quand Achille, le garçon de bureau, vint me prévenir qu'un monsieur désirait me parler.

Au moment où j'entamais de nouveau la lutte avec cette fougue, avec cette fièvre mises en mon article, j'étais obligé de me tenir sur le qui-vive. Je savais que mes ennemis avaient plus d'un tour en leur sac, et, à cette heure, effrayés par mes menaces, ils devaient être aux champs, en mouvement comme des fourmis dont on vient d'écraser la fourmilière. Il me fallait donc être extrêmement prudent et ne pas me livrer au premier venu.

— Ce monsieur vous a donné sa carte ?

— Non, monsieur, il ne fera connaître son nom qu'à vous seul.

— Eh bien ! dites que je suis occupé.

— Monsieur ne veut pas le recevoir ?

— Je ne reçois pas les gens qui ne veulent pas dire leur nom.

Achille s'éloignait.

Mais, me ravisant, je le rappelai.

La visite pouvait être intéressante.

Et puis, qu'avais-je à craindre, dans les bureaux du journal, au milieu des garçons et parmi d'autres rédacteurs ?

— Comment est-il ce monsieur ?

— Un homme fort bien. Haute taille, très cossu.

— Bon ! Faites entrer.

Et, un instant après, Achille introduisit dans mon cabinet un monsieur fort bien en effet, un parfait gentleman, très correctement vêtu, de mine florissante, et que j'eus l'impression d'avoir vu quelque part. Mais où ? Je ne m'en souvenais nullement.

L'inconnu, tenant son chapeau à la main, me salua fort gracieusement et avec un sourire.

— Vous ne me reconnaissez pas ?

J'eus un geste vague.

— En effet, vous m'avez vu dans de si pénibles circonstances et avec un tel visage de moribond que cela n'est pas étonnant. Je suis le comte Korniski.

Je fis un bond de stupeur si violent que mon visiteur se mit à rire de nouveau.

— Vous ne vous attendiez guère à me revoir avec cette mine ?

— J'avoue...

Et, en effet, je n'en pouvais croire mes yeux.

Le comte, hier encore si bas, à deux doigts de la mort, était devenu cet homme superbe, au visage coloré, au torse puissant et où l'embonpoint commençait à apparaître.

Je l'examinais des pieds à la tête sans même chercher à dissimuler ma stupeur.

Il en sourit encore.

— J'ai lu votre article, me dit-il ensuite. Vous avez raison. Ce n'est pas un fantôme qui se promène la nuit dans mon hôtel de la rue de Varenne. C'est moi-même en chair et en os, et je vais vous dire, pour peu que cela vous intéresse...

— Cela m'intéresse énormément, au contraire.

— Je vais vous dire pourquoi je fais cela, pour me venger. Vous ne pourrez jamais vous imaginer... Jamais personne ne pourra s'imaginer, monsieur, ce que j'ai souffert, non pas à cause de ma maladie, pourtant bien cruelle, mais de la trahison d'une personne qui me doit tout, que j'ai follement aimée, que j'aime encore peut-être malgré ses perfidies. J'étais bien malade déjà quand j'ai appris que la comtesse me trompait. Je ne redoutais pas de mourir alors. Mais, quand je connus mon malheur, je me cramponnai à la vie désespérément. Je ne voulais plus mourir. Je ne voulais pas mourir sans m'être vengé ! Vous m'avez vu là-bas, monsieur, dans la maison de santé, étendu sur mon lit où j'avais plutôt l'air d'un cadavre que d'un homme vivant. Il n'y avait plus de vie que dans mes yeux. Quand la comtesse venait me visiter, elle paraissait fort affligée de me voir si souffrant, mais je lisais dans son regard comme une impatience. Il me semblait qu'elle se disait :

— Il ne va donc pas finir ?

Je devinais qu'elle avait hâte d'être débarrassée de moi pour être tout à son amant.

Son amant !

Imaginez-vous, monsieur, combien c'est cruel, pour un homme qui aime, de penser qu'il n'est pas aimé, que la femme adorée aime un autre homme, de se sentir impuissant à se venger parce qu'il est trop malade pour faire quoi que ce soit. Il sait qu'il va mourir, s'en aller pourrir dans la terre, laissant un autre heureux, jouissant de sa fortune et goûtant des joies qui n'auraient dû être qu'à lui ! C'est un supplice effroyable, si effroyable qu'il me faisait paraître doux l'atroce martyre physique que j'endurais !

Et je savais mon mal sans espoir !

Les jours, les heures s'écoulaient, rapprochant le moment suprême.

Et j'avais, au sentiment de mon impuissance, des accès de désespoir et de rage tels que bien souvent j'ai failli expirer au cours d'une de ces crises !

Je serais mort, en effet si, à ce moment, un chirurgien, que j'avais connu autrefois, n'était venu faire luire devant moi l'espoir d'une guérison possible.

Il fallait pour cela subir une opération délicate qu'il se faisait fort de réussir.

Alors germa en mon esprit, l'idée de cacher à tous l'espèce de résurrection qu'on me faisait entrevoir.

On m'avait vu si malade, condamné, abandonné par tous les médecins, que personne ne croirait que j'eusse pu survivre à mon mal.

Et, de concert avec le chirurgien, je pris des mesures pour que tous eussent la persuasion, la certitude même, que j'avais succombé en effet.

Vous savez le reste, comment on enterra à ma place un cadavre que mon chirurgien s'était procuré et avait si consciencieusement défiguré qu'il était impossible qu'on le reconnût.

Et maintenant, je suis maître de la situation.

Je tiens ma femme sous mes pieds, anéantie par la terreur !

Quant à son amant, j'attends le moment où je pourrai tirer de lui une de ces vengeances dont le monde sera effrayé.

Je ne veux pas en effet d'un duel banal, et pas davantage d'un assassinat. Ce serait une œuvre de lâcheté... Je rêve autre chose... Quoi ? Je ne le sais pas encore. Je cherche.

Le comte s'était arrêté.

Je voyais à la contraction de son visage qu'il souffrait atrocement.

Il devait être sauvagement jaloux, et sa douleur me fit pitié.

— Vous connaissez le prince Savoisy ? demandai-je.

— L'amant ? Peu. Je l'ai vu quelquefois. Il m'a fait l'effet d'un parfait gentleman, et il est effroyablement beau !

— C'est un bandit ! m'écriai-je.

— Un bandit ? s'exclama le comte.

— Oui, et savez-vous ce dont je l'accuse ?

— Je ne m'en doute pas.

J'appris alors au comte tous les crimes dont je croyais le prince coupable.

Le gentilhomme me fixait d'un air effaré !

A chaque instant, il murmurait :

— Est-ce possible ? Est-ce possible ?

Il semblait tomber des nues absolument.

Il passa la main sur son front.

On eût dit que des écailles tombaient de ses yeux tout à coup.

— Je comprends, bégaya-t-il. Je comprends bien des choses. Et vous croyez que la comtesse est la complice de ce bandit ?

— Elle n'a été mise au courant sans doute que du vol du testament.

— Mais elle ne sait pas que son amant est un tel misérable ?

— Je ne le pense pas.

— Et comment se fait-il que cet homme ne soit pas encore arrêté ?

— Il le sera peut-être demain, car j'ai pris mes dispositions pour cela. Mais personne ne sait ce que je viens de vous apprendre. Il faut que je me procure les preuves de tous ces crimes. Mais je les aurai bientôt. Et alors...

— Oh ! oui, pas de grâce, pas de quartier !

— Soyez tranquille ! Car si vous avez à vous venger de ce gredin, moi aussi je lui en veux terriblement ! Car, en plus de ce que je vous ai dit, il m'a pris ma fiancée et a essayé de m'assassiner.

— Que dites-vous là ?

— La vérité.

— C'est un monstre, ce prince de pacotille !

— Un monstre très dangereux, d'autant plus dangereux qu'il semble à l'abri du soupçon et vit dans un monde où l'on ne cherche pas d'ordinaire des criminels.

— Il faut que la comtesse soit mise au courant de tout cela, sache à quel homme elle a donné son cœur, pour quel gredin elle m'a trahi ! Je me charge de le lui dire moi-même cette nuit. Voulez-vous venir avec moi ?

— Mais certainement.

— Si elle doutait de mes accusations, vous seriez là pour les confirmer !

La proposition était des plus tentantes.

Non seulement la scène que je prévoyais pouvait m'apporter des renseignements utiles, mais elle ne devait pas non plus manquer de saveur et elle devait me fournir la matière d'un article sensationnel.

Je pris donc rendez-vous avec le comte pour m'introduire la nuit suivante en sa compagnie dans l'hôtel aux fantômes.

JULES DE GASTYNE.

(*La suite à demain.*)

(*) Traduction et reproduction interdites.